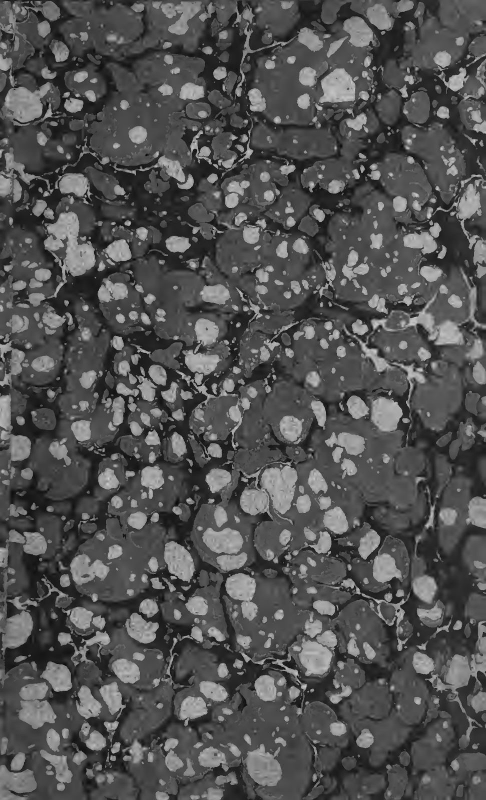
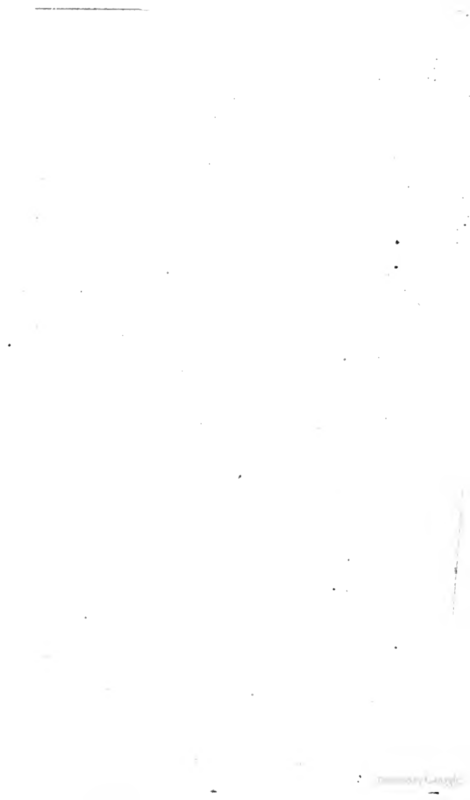

PALLI


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 13





POÉSIES
DE
MALHERBE.

Les libraires sont prévenus que cette édition stéréotype, en 1 volume, d'après le procédé de Firmin Didot, ne se vend à Paris que

Chez P. Didot l'aîné, imprimeur, aux galeries du Palais national des sciences et arts;

Et chez Firmin Didot, libraire, rue de Thionville, n° 1850.

Prix, en feuilles:

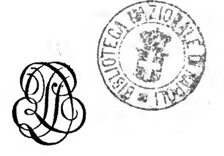
Papier ordinaire, ...	o f.	65 c.
Papier fin, ...	1	
Papier vélin, ...	3	
Grand papier vélin, ...	4	50

POÉSIES

DE

MALHERBE.

EDITION STEREOTYPE.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ,

AU PALAIS NATIONAL DES SCIENCES ET ARTS.

AN VIII.



NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE MALHERBE.

Malherbe et Balzac sont les premiers de nos écrivains, l'un en vers, l'autre en prose, qui ont le plus contribué à perfectionner notre langue. Ronsard, par une imitation servile des formes grecques et latines, avoit fait de l'idiôme de Montaigne et d'Amyot un langage pédantesque. Malherbe sut donner à notre versification le caractere qui lui convenoit, en l'assujettissant aux regles d'une élocution douce, élégante et facile. Il rectifia le goût de nos écrivains, et prépara ce beau siecle de Louis XIV qui a rendu la France si féconde en hommes de génie : ce qui fit dire à Boileau :

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux regles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée;
Les stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Tout reconnut ses lois, et ce guide fidele
Aux auteurs de ce temps sert encor de modele.
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

Malherbe travailloit difficilement. Son goût, rendu sévere par une étude approfondie de son art, semble l'avoir éloigné de ce qu'on appelle les fictions poétiques ; à moins qu'on n'attribue cet éloignement à son peu d'imagination, défaut que lui reprochent ses critiques les plus éclairés.

Ses premiers ouvrages ne l'élevent pas beaucoup au-dessus des écrivains de son siecle. Le succès de sa piece intitulée, *les Larmes de saint Pierre*, dut bien l'étonner, quand il eut mis au jour l'ode, *Donc un nouveau labeur, etc.* Quelle immense carriere il avoit parcourue !

Pour ceux qui aiment à suivre les progrès de son génie, l'on a eu soin, en distribuant ses poésies en différents livres, d'indiquer dans une table chronologique les époques où la tradition nous apprend qu'elles furent composées ou mises au jour.

Ce n'est point le génie à son aurore ni à son couchant qu'il faut juger, mais lorsqu'arrivé à son plus haut degré d'élévation il s'ouvre une nouvelle carriere, et laisse bien loin derriere lui ses contemporains. Il faut le voir de son point de départ, l'envisager à la hauteur où il s'est élevé, et le comparer avec les rivaux qui l'ont précédé ou suivi.

« Les ouvrages de Malherbe, dit l'auteur de sa vie « qu'on trouve dans les Annales poétiques, tome « XIII, ont appris à Rousseau à le surpasser lui-« même : mais il eût peut-être été plus loin que ce « dernier, s'il eût pu, comme lui, consacrer à perfec-« tionner son génie un temps qu'il fut obligé d'em-« ployer à créer son art.

« Avant lui nos meilleurs poëtes avoient du génie « et une vaste érudition; le goût leur étoit absolu-« ment étranger. C'est Malherbe qui, dans un siecle « où la versification étoit encore si informe, et dans « le genre de poésie le plus difficile sans doute après « le poëme épique, donna le premier aux muses fran-« çoises cette sublimité d'idées, cette clarté et cette « richesse d'expression, ces mouvements variés de « l'éloquence poétique, cet heureux mélange d'images « et de sentiments, et sur-tout cette harmonie conti-« nue, si nécessaire à la poésie, ou plutôt sans laquelle « la poésie n'existe point. C'est parcequ'il aimoit et « qu'il connoissoit les effets harmonieux, qu'il se « fit une loi de la richesse des rimes, persuadé « qu'elle ajoute à l'harmonie, et que l'harmonie « est essentielle, sur-tout à la poésie lyrique. C'est un « secret que n'ignoroit point Rousseau, qui par-là sut « ajouter à la mélodie de son style. On peut même lui « faire un reproche que n'a point mérité Malherbe; « c'est d'avoir sacrifié quelquefois la propriété de « l'expression à la richesse de la rime.

« Un antre avantage de Malherbe snr son rival, « avantage qn'il doit peut-être à nn reste de naïveté « qne nos premiers poëtes avoient transmis à son « siecle, c'est qn'il a plus de grace dans son style, « comme Ronsseau a une énergie et nne noblesse plus « soutenues. »

Malherbe a donc créé la langue des poëtes françois. On trouvoit chez lni nne école de bon goût et de littératnre où venoient qnelques amis qui s'honoroient dn titre de ses disciples. Les plus connns furent Colomby, qn'il ne trouvoit point propre à la poésie ; Maynard, celni de tons qui, à son avis, savoit le mieux faire des vers, mais qui manqnoit de force : et Racan, à qui il ne manquoit qne de travailler nn pen plns les siens.

Ce qne Racan nons apprend des notes critiques de la main de Malherbe, tronvées snr un exemplaire de Desportes, pronve la sévérité de la doctrine de son maître, et la finesse de son goût.

On ne répétera brièvement snr sa vie que le peu d'anecdotes transmises par ses contemporains, qni penvent le plns servir à la connoissance de sa personne et de son caractere. Il est rare qu'nn homme de génie n'ait point quelqne originalité piquante qui sert à le distingner dn commnn des hommes de son siecle. Qnant à son esprit, le lecteur le retrouve mienx dans ses onvrages qne dans un éloge.

François de Malherbe étoit né à Caen, vers l'an 1555. Il étoit de la maison de Malherbe S.-Aignan qui suivit en Angleterre l'armée de Robert III, duc de Normandie. Le pere de Malherbe, réduit par sa fortune à être assesseur de Caen, embrassa la religion réformée avant de mourir. Son fils en fut très affligé. Il n'avoit alors que 19 ans. Plus avancé en âge, peut être eût-il été moins sensible à ce changement de son pere. On voit par plusieurs de ses bons mots et par quelques traits de sa vie qu'il tenoit peu aux préjugés de son siecle, et qu'il ne leur donnoit d'autre importance que celle que tout homme sage doit aux bienséances de la société. Toutefois le chagrin qu'eut notre poëte de cette abjuration le fit partir pour la Provence, où il suivit le grand prieur, Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II.

Pendant qu'il étoit attaché à ce prince, qui fut tué à Aix en 1585, il épousa Magdeleine de Coriolis, fille d'un président et veuve d'un conseiller au parlement d'Aix. Il en eut plusieurs enfants, auxquels il eut le malheur de survivre. Une de ses filles mourut de la peste entre ses bras. Il perdit un fils tué en duel par de Piles l'an 1627. Il en fut si douloureusement affecté, qu'il se rendit exprès au siege de la Rochelle pour demander justice au roi.

N'ayant pu l'obtenir, il résolut de se battre contre l'assassin. Ses amis lui représentant que la partie n'étoit pas égale entre un vieillard de soixante-douze

ans et un jeune homme de vingt-cinq, C'est pour cela que je veux me battre, répondit-il, je ne hasarde qu'un denier contre une pistole.

Ce fils paroît avoir mérité les regrets de son pere. Il avoit du talent pour la poésie. Ses vers, où l'on trouvoit du feu et de l'imagination, ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Malherbe perdit sa mere vers l'an 1615, dans un âge fort avancé. Il avoit lui-même alors soixante ans. La reine mere, à cette occasion, lui envoya un gentilhomme, à qui, pour remerciement, il dit « Qu'il ne pouvoit se revancher de l'honneur que « lui faisoit la reine, qu'en priant Dieu que le roi son « fils pleurât sa mort aussi vieux qu'il pleuroit celle « de sa mere. »

Quelques traits de sa vie militaire, rapportés dans les mémoires de Racan, prouvent qu'il avoit de la bravoure. Pendant la ligue, lui et le nommé de la Roque, qui avoit été comme lui gentilhomme du duc d'Angoulême, pousserent si vivement M. de Sully l'espace de deux ou trois lieues, que ce ministre en garda toujours du ressentiment contre Malherbe, et nuisit beaucoup à la fortune que sembloit lui promettre l'estime de Henri IV.

L'ode qu'adressa notre poëte à Marie de Médicis sur son arrivée en France lui avoit fait la plus grande réputation. Henri IV ayant un jour demandé au cardinal du Perron s'il ne faisoit plus de vers, le

cardinal lui répondit « Que depuis que sa majesté lui « faisoit l'honneur de l'employer dans ses affaires, il « avoit abandonné cet exercice, et que d'ailleurs il ne « falloit plus que qui que ce soit s'en mêlât après un « gentilhomme de Normandie, établi en Provence, « nommé Malherbe, qui avoit porté la poésie fran- « çoise à un si haut point que personne n'en pouvoit « jamais approcher ». Le roi retint le nom de Malherbe, qui ne vint à la cour que trois ou quatre ans après, quand ses affaires particulieres l'eurent amené à Paris en 1605.

Au retour d'un voyage que le roi fit dans le Limousin, Malherbe lui présenta les stances qui commencent, *O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées*, etc. Ce fut le prélude de sa faveur. Il eut bientôt le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, une pension de mille livres du duc de Bellegarde, qui le logea chez lui, l'admit à sa table, et lui entretint un domestique et un cheval. Il fit chez le grand écuyer la connoissance de Racan alors page de la chambre du roi. Le goût de celui-ci pour les vers l'attacha à Malherbe, qui cultiva ses heureuses dispositions ; et l'amitié qu'ils contracterent, malgré la disproportion de l'âge, dura sans altération entre le maître et le disciple jusqu'à la mort du premier.

Malgré la considération dont Malherbe jouissoit à la cour, Henri IV, pour qui il faisoit des

pieces galantes sous le nom d'Alcandre, ne paroît pas l'avoir élevé au-dessus de cette heureuse médiocrité qu'Horace appelle le trésor du sage. Auguste ne faisoit point faire à Virgile ni à Horace des vers pour ses maîtresses, mais récompensoit mieux que Henri IV les louanges qu'ils lui adressoient.

Racan nous dit que son maître logeoit ordinairement en chambre garnie, qu'il étoit assez mal meublé, et qu'il n'avoit que sept à huit chaises de paille. Lorsqu'elles étoient occupées, s'il lui survenoit quelqu'un, il crioit à travers la porte, Attendez, il n'y a plus de chaises.

Ceux qui l'ont connu particulièrement attestent qu'il étoit plein de franchise et d'honnêteté dans le commerce ordinaire de la vie, quoique vif et brusque par caractere, et même un peu sujet à la misanthropie. Il disoit des femmes, qu'en général il aimoit beaucoup, « Dieu, qui s'est repenti d'avoir fait « l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la « femme. »

S'il n'avoit des hommes qu'une opinion médiocre, ce mépris ne lui seroit-il pas venu de son commerce habituel avec les grands? D'ailleurs dans quel siecle a-t-il vécu? Dans un temps orageux où la société dissoute avoit vu toutes les passions humaines déchaînées faire de la France entiere un théâtre de carnage et de discorde. Le peuple combattoit pour

sa liberté : les prêtres et les grands l'égaroient par le fanatisme pour le ramener à la servitude.

L'esprit public s'étoit corrompu à tel point que les plus sages, au lieu de songer à la liberté de leur patrie, ne s'occupoient qu'à la tirer de l'abyme de maux où l'avoient plongée les guerres civiles. La France dévastée avoit besoin de se reposer sous un maître : Henri IV régna.

Malherbe, tout en flattant ce prince qui avoit des qualités aimables, ne laissoit pas de conserver un reste de fierté républicaine qui ne fut entièrement abattue que sous Louis XIV. Il n'est donc pas surprenant que ce poëte n'ait jamais pu acquérir cette souplesse de courtisan qui se familiarise avec tous les vices, et s'en fait des moyens de fortune. Quelques unes de ses reparties prouvent qu'il n'étoit pas dupe des grands qu'il louoit dans ses vers.

Une princesse de Condé, dans la prison où étoit son mari, y étant accouchée de deux enfants morts, un conseiller du parlement de Provence regrettoit beaucoup la perte que l'état faisoit de deux princes du sang : « Eh ! monsieur, lui dit Malherbe, conso- « lez-vous, vous ne manquerez jamais de maître. »

Quelque temps après la mort du maréchal d'Ancre, notre poëte allant un matin rendre visite à la duchesse de Bellegarde, on lui dit qu'elle étoit allée à la messe. « A la messe ! répondit-il : que diantre « peut-elle demander à Dieu, après qu'il nous a dé-

« livrés du maréchal d'Ancre ? »

L'archevêque de Rouen, de Harlay, pour lui faire entendre un de ses sermons, le retint à dîner. Malherbe s'endormit au sortir de table. Ce prélat le faisant réveiller pour le mener au sermon, il le pria de l'en dispenser, attendu qu'il dormiroit bien sans cela.

Il ne connoissoit point l'art de ménager l'amour-propre. Un de ses neveux le venant voir à la sortie du college où il avoit passé neuf ans, il lui demanda ce qu'il savoit; et lui ouvrant un Ovide, le jeune homme s'embarrassa dès la premiere phrase. « Mon « neveu, croyez-moi, lui dit-il, soyez brave, vous « ne valez rien à autre chose. »

Un homme de robe et de condition lui montrant des vers faits pour une femme, Malherbe, après les avoir lus, lui demanda s'il avoit été condamné à être pendu où à faire ces vers-là.

Les mauvais vers des princes ne lui en imposoient pas davantage. Il dit un jour à son protecteur, le duc d'Angoulême, qui lui en montroit de sa façon, « Qu'il falloit les supprimer, parcequ'il n'étoit pas « convenable à un prince de donner un ouvrage à « moins qu'il ne fût parfait. »

Avec le goût d'un peu de causticité, il dut souvent se faire des ennemis, sur-tout parmi ses confreres les poëtes; nation légere, mais d'humeur très irritable quand on n'admire point assez ses vers.

Il ne paroît pas qu'il se fût rendu familiers les poëtes grecs, qu'il estimât beaucoup Pindare, dont les odes lui sembloient du galimatias. A l'égard des latins, il aimoit Stace, Séneque le tragique, Juvénal, Ovide, Martial, sur-tout Horace, qu'il appeloit son bréviaire. Sans se piquer d'érudition, il s'étoit fait une étude continuelle de sa langue, et ne s'occupoit qu'à la débarrasser du jargon barbare des poëtes ses devanciers et ses contemporains. Henri IV parloit sa langue gasconne ; on se doute bien que tous les courtisans devoient la parler. Pour les dégasconniser, Malherbe reprenoit librement jusqu'aux princes mêmes. Aussi l'appeloit-on le tyran des mots et des syllabes.

Il défendit jusqu'à la mort le purisme qu'il avoit toujours professé. Une heure avant de mourir, après une espece d'agonie, il se réveilla comme en sursaut pour reprendre sa garde sur un mot qui lui choquoit l'oreille. Son confesseur l'ayant repris de sa vivacité ; « Monsieur, répondit Malherbe, je « defendrai jusqu'au dernier soupir la pureté de la « langue françoise. »

Le confesseur lui-même lui représentant le bonheur de l'autre vie d'une maniere peu éloquente, et lui demandant s'il ne sentoit pas un grand desir de jouir bientôt de cette félicité ; Malherbe lui répondit, « Ne m'en parlez plus, votre mauvais style « m'en dégoûte. »

Dans un siecle fanatisé par les prêtres, Malherbe paroît avoir eu jusqu'à sa mort assez de philosophie pour s'être garanti depuis l'âge de raison des préjugés religieux qui avoient dissous tous les liens naturels de la société. A la sollicitation de ses amis, il remplit tous les devoirs d'usage exigés des mourants dans l'église catholique.

Il mourut à Paris l'an 1628, et fut inhumé dans l'église de S.-Germain-l'Auxerrois.

Le premier de nos poëtes lyriques, il fut aussi tout à-la fois bon fils, bon pere, bon mari, bon ami, bon maître, et excellent citoyen. Il n'eut d'autre ambition que la gloire littéraire; que cependant il savoit apprécier, en disant « Qu'il y avoit de la « sottise à faire un métier de la poésie; qu'on n'en « devoit point espérer d'autre récompense que son « plaisir; qu'enfin un bon poëte n'étoit pas plus « utile à l'état qu'un bon joueur de quilles. »

Eût-il pensé de même, si le langage poétique, qui ne servoit de son temps qu'à cadencer des riens inutiles, eût, à l'aide d'une raison éloquente, montré sur la scene le danger des passions, étalé dans des vers harmonieux des maximes utiles, poursuivi, comme Voltaire, dans ses ouvrages légers ou sérieux, tous les préjugés funestes au bonheur de l'humanité? Sans doute il eût regardé la poésie comme un art précieux, comme une des plus grandes puissances du génie, la plus propre à perfectionner l'art so-

cial, en améliorant le goût et les mœurs?

Quoique sa noblesse date de plus loin que celle de Montaigne, cependant, plus philosophe que lui, il en tiroit peu de vanité, et ne la fit pas même servir à sa fortune. Malgré les préjugés de sa caste, il ne crut pas que l'ignorance fût un titre pour briguer les hautes dignités, ni qu'elle lui donnât le droit de mépriser les lettres et ceux qui les cultivent. Son nom nous seroit-il encore cher, s'il avoit fait plus de cas de la noblesse des parchemins que de celle du génie? Il disoit souvent à Racan « Que c'étoit une « folie de vanter sa noblesse; que plus elle étoit an« cienne, plus elle étoit douteuse; qu'il ne falloit « qu'une Julie pour pervertir le sang des Césars. »

Comme noble, le nom de Malherbe seroit déja oublié; mais comme poëte il nous intéresse. Nous aimons à connoître sa personne et son caractere. Ce que nous en avons pu recueillir suffira pour l'offrir à la postérité tel que l'ont vu ses contemporains. Ses ouvrages feront apprécier son génie, en ne le jugeant que d'après les obstacles qu'il eut à vaincre, d'après les obligations que lui aura éternellement notre langue.

TABLE

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES PIECES

CONTENUES DANS CETTE ÉDITION.

PIECES SANS DATE.

FIN DE LA TABLE.

POÉSIES DE MALHERBE.

LIVRE PREMIER.

ODE

AU ROI HENRI LE GRAND,

sur la réduction de Marseille à l'obéissance de ce roi, sous les ordres du duc de Guise, gouverneur de Provence.

1596.

Enfin, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison
Où nos miseres bornées
Vont avoir leur guérison.
Les dieux, longs à se résoudre,
On fait un coup de leur foudre,
Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
A la colere des cieux.

Peuples, à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,

Quelles fleurs à cette fête
Couronneront vos chevenx?
Qnelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande?
Et quel Indique séjour
Une perle fera naître
D'assez de lustre pour être
La marqne d'un si beau jonr?

Cet effroyable colosse,
Cazaux, l'appui des mntins,
A mis le pied dans la fosse
Que lui cavoient les destins.
Il est bas, le parricide:
Un Alcide, fils d'Alcide,
A qni la France a prêté
Son invincible génie,
A conpé sa tyrannie
D'un glaive de liberté.

Les aventnres du monde
Vont d'nn ordre mntnel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise et l'ennui de la vie
Ont lenr course entresnivie
Aussi natnrellement
Que le chaud et la froidnre;
Et rien, afin que tont dnre,
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marseille, volée
A son juste possessenr,
Avoit langui désolée
Anx mains de cet oppresseur.
Enfin le temps l'a remise

En sa premiere franchise;
Et les maux qu'elle enduroit
Ont eu ce bien pour échange,
Qu'elle a vu parmi la fange
Fouler ce qu'elle adoroit.

Déja tout le peuple more
A ce miracle entendu;
A l'un et l'autre Bosphore
Le bruit en est répandu:
Toutes les plaines le savent
Que l'Inde et l'Euphrate lavent;
Et déja, pâle d'effroi,
Memphis se pense captive,
Voyant si près de sa rive
Un neveu de Godefroi.

FRAGMENTS

D'UNE ODE AU ROI HENRI LE GRAND,

sur le même sujet que la précédente.

1596.

Soit que, de tes lauriers la grandeur poursuivant,
D'un cœur où l'ire juste et la gloire commande
Tu passes comme un foudre en la terre flamande,
D'Espagnols abattus la campagne pavant;
Soit qu'en sa derniere tête
L'hydre civile t'arrête;
Roi, que je verrai jouir
De l'empire de la terre,

Laisse le soin de la guerre,
Et pense à te réjouir.

Nombre tous les succès où ta fatale main,
Sous l'appui du bon droit aux batailles conduite,
De tes peuples mutins la malice a détruite
Par un heur éloigné de tout penser humain.
Jamais tu n'as vu journée
De si douce destinée;
Non celle où tu rencontras
Sur la Dordogne en désordre
L'orgueil à qui tu fis mordre
La poussiere de Coutras.

Cazaux, ce grand Titan qui se moquoit des cieux,
A vu par le trépas son audace arrêtée;
Et sa rage infidele, aux étoiles montée,
Du plaisir de sa chûte a fait rire nos yeux.
. . . .
. . . .
. . . .

Ce dos chargé de pourpre et rayé de clinquants
A dépouillé sa gloire au milieu de la fange,
Les dieux, qu'il ignoroit, ayant fait cet échange
Pour venger en un jour ses crimes de cinq ans.
La mer en cette furie
A peine a sauvé Dorie;
Et le funeste remords
Que fait la peur des supplices
A laissé tous ses complices
Plus morts que s'ils étoient morts.

ODE

A LA REINE MARIE DE MEDICIS,

SUR SA BIEN-VENUE EN FRANCE;

présentée à Aix, l'année 1600.

Peuples, qu'on mette sur la tête
Tout ce que la terre a de fleurs;
Peuples, que cette belle fête
A jamais tarisse nos pleurs:
Qu'aux deux bouts du monde se voie
Luire le feu de notre joie;
Et soient dans les coupes noyés
Les soucis de tous ces orages
Que pour nos rebelles courages
Les dieux nous avoient envoyés.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisoient nos mutins
En leur ame encore affamée
De massacres et de butins.
Nos doutes seront éclaircies;
Et mentiront les prophéties
De tous ces visages pâlis
Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an climactérique
De l'éternelle fleur de lis.

Aujourd'hui nous est amenée
Cette princesse que la foi

D'amour ensemble et d'hyménée
Destine au lit de notre roi.
La voici, la belle Marie,
Belle merveille d'Hétrurie,
Qui fait confesser au soleil,
Quoi que l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant:
Telle ne luit en sa carriere
Des mois l'inégale courriere:
Et telle dessus l'horizon
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux même de Céphale
En feroient la comparaison.

L'antique sceptre de sa race,
Où l'heur aux mérites est joint,
Lui met le respect en la face;
Mais il ne l'enorgueillit point.
Nulle vanité ne la touche;
Les graces parlent par sa bouche;
Et son front, témoin assuré
Qu'au vice elle est inaccessible,
Ne peut que d'un cœur insensible
Etre vu sans être adoré.

Quantesfois, lorsque sur les ondes,
Ce nouveau miracle flottoit,
Neptune en ses caves profondes
Plaignit-il le feu qu'il sentoit!
Et quantesfois en sa pensée

De vives atteintes blessée,
Sans l'honnenr de la royauté
Qui lui fit celer son martyre,
Eût-il voulu de son empire
Faire échange à cette beauté!

Dix jours, ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder,
Il a par nn effort contraire
Essayé de la retarder.
Mais à la fin, soit que l'audace
An meilleur avis ait fait place,
Soit qu'un antre démon plus fort
Aux vents ait imposé silence,
Elle est hors de sa violence,
Et la voici dans notre port.

La voici, peuples, qui nons montre
Tout ce que la gloire a de prix;
Les fleurs naissent à sa rencontre
Dans les cœurs et dans les esprits:
Et la présence des merveilles
Qn'en oyoient dire nos oreilles
Accuse la témérité
De cenx qui nous l'avoient décrite
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite princesse,
L'étonnement de l'univers,
Astre par qui vont avoir cesse
Nos ténebres et nos hivers,
Exemple sans autres exemples,
Future image de nos temples!
Quoi que notre foible pouvoir
En votre accueil ose entreprendre,

Peut-il espérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir?

Ce sera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir,
Vous, qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir;
Et par vous la paix assurée
N'aura pas la courte durée
Qu'esperent infidèlement,
Non lassés de notre souffrance,
Ces François qui n'ont de la France
Que la langue et l'habillement.

Par vous un Dauphin nous va naître,
Que vous-même verrez un jour
De la terre entiere le maître,
Ou par armes, ou par amour;
Et ne tarderont ses conquêtes,
Dans les oracles déja prêtes,
Qu'autant que le premier coton
Qui de jeunesse est le message
Tardera d'être en son visage
Et de faire ombre à son menton.

Oh! combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban!
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban!
Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de sultanes captives!
Et que de meres à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De son courage et de sa lance,
Aux funérailles de leurs fils.

Cependant notre grand Alcide,
Amolli par vos doux appas,
Perdra la fureur qui, sans bride,
L'emporte à chercher le trépas:
Et cette valeur indomtée
De qui l'honneur est l'Enrysthée,
Puisque rien n'a su l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,
Au moins pour épargner vos larmes,
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits seront récités
Est l'aiguillon par qui nous sommes
Dans les hasards précipités;
Lui, de qui la gloire semée
Par les voix de la renommée
En tant de parts s'est fait ouir
Que tout le siecle en est un livre,
N'est-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour se réjouir?

Qu'il lui suffise que l'Espagne,
Réduite par tant de combats
A ne l'oser voir en campagne,
A mis l'ire et les armes bas:
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais sort contre sa vie;
Et puisque . selon son dessein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquiere en votre sein.

C'est là qu'il faut qu'à son génie,
Seul arbitre de ses plaisirs,

Quoi qu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imaginent ses desirs:
C'est là qu'il faut que les années
Lui coulent comme des journées,
Et qu'il ait de quoi se vanter
Que la douceur qui tout excede
N'est point ce que sert Ganymede
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles
Où tonnent les foudres d'enfer,
Et lutter contre des murailles
D'où pleuvent la flamme et le fer;
Puisqu'il sait qu'en ses destinées
Les nôtres seront terminées,
Et qu'après lui notre discord
N'aura plus qui domte sa rage,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage,
Après nous avoir mis à bord?

Cet Achille de qui la pique
Faisoit aux braves d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion,
Bien que sa mere eût à ses armes
Ajouté la force des charmes,
Quand les destins l'eurent permis
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fût parmi ses ennemis?

Les Parques d'une même soie
Ne dévident pas tous nos jours;
Ni toujours par semblable voie
Ne font les planetes leur cours.
Quoi que promette la Fortune,

A la fin, quand on l'importune,
Ce qu'elle avoit fait prospérer
Tombe du faîte au précipice,
Et, pour l'avoir toujonrs propice,
Il la fant tonjours révérer.

Je sais bien que sa Carmagnole
Devant lui se représentant,
Telle qu'nne plaintive idole,
Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre ponr elle
Une légitime qnerelle :
Mais doit-il vonloir qne pour lui
Nous ayons tonjours le teint blême,
Cependant qu'il tente lui-même
Ce qu'il peut faire par antrui?

Si vos yeux sont toute sa braise,
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise
En la prison de vos cheveux,
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces ames relevées
Que, d'un conseil ambitienx,
La faim de gloire persuade
D'aller, sur les pas d'Encelade,
Porter des échelles aux cienx?

Apollon n'a point de mystere,
Et sont profanes ses chansons,
Ou, devant que le Sagittaire
Deux fois ramene les glaçons,
Le succès de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont déja fait preuve, à leur dam,
Favorisé de la victoire,

Changera la fable en histoire
De Phaéton en l'Eridan.

Nice, payant avecque honte
Un siege autrefois repoussé,
Cessera de nous mettre en compte
Barberousse qu'elle a chassé;
Guise en ses murailles forcées
Remettra les bornes passées
Qu'avoit notre empire marin;
Et Soissons, fatal aux superbes,
Fera chercher parmi les herbes
En quelle place fut Turin.

ODE

au sujet de l'attentat commis sur le Pont-neuf, en la personne de Henri le Grand, le 19 décembre 1605 par Etienne de Lisle, procureur à Senlis.

1606.

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?
Lirez-vous sans rougir de honte
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux
Et les plus dignes du tonnerre
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colere des cieux?

O que nos fortunes prosperes
Ont un change bien apparent!

O que du siecle de nos peres
Le nôtre s'est fait différent!
La France, devant ces orages,
Pleine de mœurs et de courages
Qu'on ne pouvoit assez louer,
S'est faite aujourd'hui si tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avouer.

Quelles preuves iucomparables
Peut donner un prince de soi
Que les rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon roi?
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée?
Et qui peut nier qu'après Dieu,
Sa gloire, qui n'a point d'exemples,
N'ait mérité que dans nos temples
On lui donne le second lieu?

Qui ne sait poiut qu'à sa vaillauce
Il ne se peut rien ajouter,
Qu'on reçoit de sa bienveillance
Tout ce qu'on en doit souhaiter,
Et que, si de cette couronne
Que sa tige illustre lui donne
Les lois ne l'eusseut revêtu,
Nos peuples d'un juste suffrage
Ne pouvoient, sans faire naufrage,
Ne l'offrir point à sa vertu!

Toutefois, ingrats que nous sommes,
Barbares et dénaturés
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorés,
Toujours nous assaillons sa tête

De quelque nouvelle tempête,
Et, d'un courage forcené
Rejetant sou obéissance,
Lui défendons la jouissance
Du repos qu'il uous a douné!

La main de cet esprit farouche
Qui, sorti des ombres d'eufer,
D'un coup sanglaut frappa sa bouche,
A peiue avoit laissé le fer,
Et voici qu'un autre perfide,
Où la même audace réside,
Comme si détruire l'état
Tenoit lieu de juste couquête,
De pareilles armes s'apprête
A faire uu pareil attentat!

O soleil, ô graud lumiuaire!
Si jadis l'horreur d'uu festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matiu,
Et d'un émerveillable chauge
Te couchas aux rives du Gauge,
D'où vieut que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit poiut cette contrée
D'uue éteruelle obscurité?

Non, uon: tu luis sur le coupable
Comme tu fais sur l'iunocent;
Ta nature n'est poiut capable
Du trouble qu'une ame ressent:
Tu dois ta flamme à tout le monde;
Et tou allure vagabonde,
Comme uue servile action
Qui dépend d'une autre puissance,

N'ayant aucune connoissance,
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planete belle et claire,
Je ne parle pas sagement;
Le juste excès de la colere
M'a fait perdre le jugement.
Ce traître, quelque frénésie
Qui travaillât sa fantaisie,
Eut encore assez de raison
Pour ne vouloir rien entreprendre,
Bel astre, qu'il n'eût vu descendre
Ta lumiere sous l'horizon.

Au point qu'il écuma sa rage,
Le Dieu de Seine étoit dehors
A regarder croître l'ouvrage
Dont ce prince embellit ses bords.
Il se resserra tout-à-l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure;
Et ses Nymphes dessous les eaux,
Toutes sans voix et sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

La terreur des choses passées,
A leurs yeux se ramentevant,
Faisoit prévoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant;
Et leur étoit si peu croyable
Qu'en cet accident effroyable
Personne les pût secourir,
Que, pour en être dégagées,
Le ciel les auroit obligées
S'il leur eût permis de mourir.

Revenez, belles fugitives ;
De quoi versez-vous tant de pleurs ?
Assurez vos ames craintives,
Remettez vos chapeaux de fleurs :
Le roi vit ; et ce misérable,
Ce monstre vraiment déplorable,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut un visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouisse,
Mettez-vous l'esprit en repos ;
Que cette peur s'évanouisse,
Vous la prenez mal-à-propos :
Le roi vit ; et les destinées
Lui gardent un nombre d'années
Qui fera maudire le sort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse intelligence,
Puissance, quiconque tu sois,
Dont la fatale diligence
Préside à l'empire françois !
Toutes ces visibles merveilles
De soins, de peines, et de veilles,
Qui jamais ne t'ont pu lasser,
N'ont-elles pas fait une histoire
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubli ne sauroit effacer ?

Ces archers aux casaques peintes
Ne peuvent pas n'être surpris,
Ayant à combattre les feintes

De tant d'infideles esprits.
Leur présence n'est qu'une pompe;
Avecque peu d'art on les trompe.
Mais de quelle dextérité
Se peut déguiser une audace,
Qu'en l'ame aussitôt qu'en la face
Tu n'en lises la vérité?

Grand démon d'éternelle marque,
Fais qu'il te souvienne toujours
Que tous nos maux en ce monarque
Ont leur refuge et leur secours:
Et qu'arrivant l'heure prescrite
Que le trépas, qui tout limite,
Nous privera de sa valeur,
Nous n'avons jamais eu d'alarmes
Où nous ayons versé des larmes
Pour une semblable douleur.

Je sais bien que par la justice,
Dont la paix accroît le pouvoir,
Il fait demeurer la malice
Aux bornes de quelque devoir;
Et que son invincible épée
Sous telle influence est trempée
Qu'elle met la frayeur par-tout
Aussitôt qu'on la voit reluire:
Mais quand le malheur nous veut nuire,
De quoi ne vient-il point à bout?

Soit que l'ardeur de la priere
Le tienne devant un autel,
Soit que l'honneur à la barriere
L'appelle à débattre un cartel,
Soit que dans la chambre il médite,
Soit qu'aux bois la chasse l'invite,

Jamais ne t'écarte si loin,
Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre
Tu ne sois prêt à le défendre,
Sitôt qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidele,
Cette reine dont les bontés
De notre foiblesse mortelle
Tous les défauts ont surmontés.
Fais que jamais rien ne l'ennuie;
Que toute infortune la fuie;
Et qu'aux roses de sa beauté
L'âge, par qui tout se consume,
Redonne, contre sa coutume,
La grace de la nouveauté.

Serre d'une étreinte si ferme
Le nœud de leurs chastes amours,
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrêter le cours.
Bénis les plaisirs de leur couche,
Et fais renaître de leur souche
Des scions si beaux et si verds,
Que de leurs feuillages sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre
Aux peuples de tout l'univers.

Sur-tout pour leur commune joie
Dévide aux ans de leur dauphin,
A longs filets d'or et de soie,
Un bonheur qui n'ait point de fin:
Quelques vœux que fasse l'envie,
Conserve-leur sa chere vie;
Et tiens par elle ensevelis
D'une bonace continue
Les aquilons, dont sa venue
A garanti les fleurs de lis.

Conduis-le, sous leur assurance,
Promptement jusques au sommet
De l'indubitable espérance
Que son enfance leur promet;
Et pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées
Dedans le trône impérial,
Avant que le ciel les appelle,
Fais-leur ouir cette nouvelle,
Qu'il a rasé l'Escurial.

ODE

AU ROI HENRI LE GRAND,

sur l'heureux succès du voyage de Sédan, entrepris pour réduire le duc de Bouillon, en mars et avril 1606.

Enfin après les tempêtes
Nous voici rendus au port;
Enfin nous voyons nos têtes
Hors de l'injure du sort:
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace;
Et ces matieres de pleurs,
Massacres, feux, et rapines,
De leurs funestes épines
Ne gâteront plus nos fleurs.

Nos prieres sont ouies,
Tout est réconcilié;
Nos peurs sont évanouies,
Sédan s'est humilié.

A peine il a vn le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que, faisant comparaison
De l'espoir et de la crainte,
Pour éviter la contrainte
Il s'est mis à la raison.

Qni n'eût cru que ses murailles,
Que défendoit nn lion,
Ensseut fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion;
Et qu'avant qu'être à la fête
De si pénible conqnête
Les champs se fussent vêtus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eût en javelle
Denx fois les bleds abattus?

Et toutefois, ô merveille!
Mon roi, l'exemple des rois,
Dont la grandeur nompareille
Fait qu'on adore ses lois,
Accompagné d'nn génie
Qni les volontés manie,
L'a su tellement presser
D'obéir et de se rendre,
Qn'il n'a pas eu pour le prendre
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux
De qui les neiges fondnes
Rendent le cours furieux:
Rien n'est sûr en son rivage;
Ce qn'il trouve, il le ravage,
Et, traînant comme buissons

Les chênes et leurs racines,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel, et plus épouvantable,
S'en alloit ce conquérant,
A son pouvoir indomtable
Sa colere mesurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Etoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance
A son puissant appareil
N'eût porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil,
Et vu sa faute bornée
D'une chûte infortunée,
Comme la rebellion
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion?

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir:
A peine fut réclamée
Sa douceur accoutumée,
Que, d'un sentiment humain
Frappé non moins que de charmes,
Il fit la paix, et les armes
Lui tomberent de la main.

Arriere, vaines chimeres
De haines et de rancœurs;
Soupçons de choses ameres,
Eloignez-vous de nos cœurs:
Loin, bien loin, tristes pensées
Où nos miseres passées
Nous avoient ensevelis!
Sous Henri, c'est ne voir goutte
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

O roi qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,
Roi qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté!
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,
Sont écrits avecque foi,
Qui sera si ridicule
Qu'il ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi?

De combien de tragédies,
Sans ton assuré secours,
Etoient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours!
Et qu'auroit fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer et de nuire,
N'eût trouvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien?

Mon roi, connois ta puissance,
Elle est capable de tout;
Tes desseins n'ont pas naissance,

Qu'ou en voit déja le bout;
Et la fortune, amoureuse
De la vertu généreuse,
Trouve de si doux appas
A te servir et te plaire,
Que c'est la mettre en colere
Que de ne l'employer pas.

Use de sa bieuveillance,
Et lui doune ce plaisir
Qu'elle suive ta vaillauce
A quelque uouveau desir.
Où que tes bannieres aillent,
Quoi que tes armes assaillent,
Il u'est orgueil endurci
Que, brisé comme du verre,
A tes pieds elle n'atterre,
S'il u'implore ta merci.

Je sais bien que les oracles
Prédiseut tous qu'à tou fils
Sont réservés les miracles
De la prise de Memphis;
Et que c'est lui dont l'épée
Au sang barbare trempée,
Quelque jour apparoissant
A la Grece qui soupire,
Fera décroître l'empire
De l'infidele croissant.

Mais tandis que les années
Pas à pas fout avancer
L'âge où de ses destinées
La gloire doit commencer,
Que fais-tu, que d'uue armée
A te veuger animée,

Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins dont les pratiques
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau ?

Quoique les Alpes chenues
Les couvrent de toutes parts,
Et fassent monter aux nues
Leurs effroyables remparts ;
Alors que de ton passage
On leur fera le message,
Qui verront-elles venir,
Envoyé sous tes auspices,
Qu'aussitôt leurs précipices
Ne se laissent applanir ?

Crois-moi, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers ;
Et ne tiens point otieuses
Ces ames ambitieuses
Qui, jusques où le matin
Met les étoiles en fuite,
Oseront sous ta conduite
Aller quérir du butin.

Déja le Tésin tout morne
Consulte de se cacher,
Voulant garantir la corne
Que tu lui dois arracher :
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baissé le menton
Dans sa caverne profonde,
S'apprête à voir en son onde
Choir un autre Phaéton.

Va, monarque magnanime;
Souffre à ta juste douleur
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur:
L'astre dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde
N'aura point achevé l'an,
Que tes conquêtes ne rasent
Tout le Piémont, et n'écrasent
La couleuvre de Milan.

Ce sera là que ma lyre,
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne près de sa mort;
Et, se rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer
Qu'en l'aise de la victoire
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien louer.

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité
En ces pompeuses dépenses
Qu'invente la vanité;
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques:
Par les Muses seulement
L'homme est exempt de la Parque;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'histoire
De tes faits laborieux,
Je defendrai ta mémoire

Du trépas injurieux ;
Et quelque assaut que te fasse
L'oubli, par qui tout s'efface,
Ta louange, dans mes vers
D'amaranthe couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

ODE

A M. LE DUC DE BELLEGARDE,

Grand écuyer de France.

1608.

A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler;
Le mérite qu'on veut celer
Souffre une injuste violence.
Bellegarde, unique support
Où mes vœux ont trouvé leur port,
Que tarde ma paresse ingrate
Que déja ton bruit nompareil
Aux bords du Tage et de l'Euphrate
N'a vu l'un et l'autre soleil?

Les Muses, hautaines et braves,
Tiennent le flatter odieux,
Et, comme parentes des Dieux,
Ne parlent jamais en esclaves :
Mais aussi ne sont-elles pas
De ces beautés dont les appas
Ne sont que rigueur et que glace,

Et de qui le cerveau léger,
Quelque service qu'on leur fasse,
Ne se peut jamais obliger.

La vertu, qui de leur étude
Est le fruit le plus précieux,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude;
Et les agréables chansons,
Par qui leurs doctes nourrissons
Savent charmer les destinées,
Récompensent un bon accueil
De louanges que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes, par moi publiées,
Je le jure sur les autels,
En la mémoire des mortels
Ne seront jamais oubliées;
Et l'éternité que promet
La montagne au double sommet
N'est que mensonge et que fumée,
Ou je rendrai cet univers
Amoureux de ta renommée,
Autant que tu l'es de mes vers.

Comme, en cueillant une guirlande,
L'homme est d'autant plus travaillé
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande;
Tant de fleurs de tant de côtés
Faisant paroître en leurs beautés
L'artifice de la nature,
Il tient suspendu son desir,
Et ne sait en cette peinture
Ni que laisser, ni que choisir:

Ainsi, quand, pressé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir,
Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toi les âges surmonte,
Tu me tiens les sens enchantés
De tant de rares qualités
Où brille un excès de lumiere,
Que plus je m'arrête à penser
Laquelle sera la premiere,
Moins je sais par où commencer.

Si nommer en son parentage
Une longue suite d'aïeux
Que la gloire a mis dans les cieux
Est réputé grand avantage,
De qui n'est-il point reconnu
Que toujours les tiens ont tenu
Les charges les plus honorables
Dont le mérite et la raison,
Quand les destins sont favorables,
Parent une illustre maison?

Qui ne sait de quelles tempêtes
Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos rois,
Des Alpes a battu les têtes?
Qui n'a vu dessous leurs combats
Le Pô mettre les cornes bas,
Et les peuples de ses deux rives,
Dans la frayeur ensevelis,
Laisser leurs dépouilles captives
A la merci des fleurs de lis?

Mais de chercher aux sépultures
Des témoignages de valeur,
C'est à ceux qui n'ont rien du leur

Estimable aux races futures;
Non pas à toi, qui, revêtu
De tous les dons que la vertu
Peut recevoir de la fortune,
Connois que c'est que du vrai bien,
Et ne veux pas, comme la lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infâme d'Envie,
A qui rien de l'autrui ne plaît,
Tout lâche et perfide qu'il est,
Jette les yeux dessus ta vie,
Et te voit emporter le prix
Des grands cœurs et des beaux esprits
Dont aujourd'hui la France est pleine,
Est-il pas contraint d'avouer
Qu'il a lui-même de la peine
A s'empêcher de te louer?

Soit que l'honneur de la carriere
T'appelle à monter à cheval,
Soit qu'il se présente un rival
Pour la lice ou pour la barriere,
Soit que tu donnes ton loisir
A prendre quelque autre plaisir
Eloigné des molles délices;
Qui ne sait que toute la cour
A regarder tes exercices
Comme à des théâtres accourt?

Quand tu passas en Italie,
Où tu fus quérir pour mon roi
Ce joyau d'honneur et de foi
Dont l'Arne à la Seine s'allie,
Thétis ne suivit-elle pas
Ta bonne grace et tes appas

Comme un objet émerveillable?
Et jura qu'avecque Jason
Jamais Argonaute semblable
N'alla conquérir la toison.

Tu menois le blond Hyménée,
Qui devoit solemnellement
De ce fatal accouplement
Célébrer l'heureuse journée.
Jamais il ne fut si paré,
Jamais en son habit doré
Tant de richesses n'éclaterent;
Toutefois les Nymphes du lieu,
Non sans apparence, douterent
Qui de vous deux étoit le Dieu.

De combien de pareilles marques,
Dont on ne me peut démentir,
Ai-je de quoi te garantir
Contre les menaces des Parques,
Si ce n'est qu'un si long discours
A de trop pénibles détours,
Et qu'à bien dispenser les choses
Il faut mêler pour un guerrier
A peu de myrte et peu de roses
Force palme et force laurier!

Achille étoit haut de corsage;
L'or éclatoit en ses cheveux;
Et les dames avecque vœux
Soupiroient après son visage;
Sa gloire à danser et chanter,
Tirer de l'arc, sauter, lutter,
A nulle autre n'étoit seconde:
Mais s'il n'eût rien eu de plus beau,
Son nom, qui vole par le monde,
Seroit-il pas dans le tombeau?

S'il n'eût, par un bras homicide
Dont rien ne repoussoit l'effort,
Sur Ilion vengé le tort
Qu'avoit reçu le jeune Atride,
De quelque adresse qu'au giron
Ou de Phénix, ou de Chiron,
Il eût fait son apprentissage,
Notre âge auroit-il aujourd'hui
Le mémorable témoignage
Que la Grece a donné de lui ?

C'est aux magnanimes exemples
Qui sous la banniere de Mars
Sont faits au milieu des hasards
Qu'il appartient d'avoir des temples ;
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siecles à venir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

En ce long temps où les manies
D'un nombre infini de mutins
Poussés de nos mauvais destins
Ont assouvi leurs félonies,
Par quels faits d'armes valeureux,
Plus que nul autre aventureux,
N'as-tu mis ta gloire en estime,
Et déclaré ta passion
Contre l'espoir illégitime
De la rebelle ambition !

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la mer,
Sans que son goût devienne amer

Passe d'Elide en la Sicile;
Ses flots par moyens inconnus
En leur douceur entretenus
Aucun mélange ne reçoivent,
Et dans Syracuse arrivant
Sont trouvés de ceux qui les boivent
Aussi peu salés que devant:

Tel, entre ces esprits tragiques,
Ou plutôt démons insensés,
Qui de nos dommages passés
Tramoient les funestes pratiques,
Tu ne t'es jamais diverti
De suivre le juste parti,
Mais, blâmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As toujours aimé l'innocence,
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que, pour sauver sa terre,
Mon roi, le plus grand des humains,
Eut laissé partir de ses mains
Le premier trait de son tonnerre,
Jusqu'à la fin de ses exploits,
Que tout eut reconnu ses lois,
A-t-il jamais défait armée,
Pris ville, ni forcé rempart,
Où ta valeur accoutumée
N'ait eu la principale part?

Soit que près de Seine et de Loire
Il pavât les plaines de morts,
Soit que le Rhône outre ses bords
Lui vît faire éclater sa gloire,
Ne l'as-tu pas toujours suivi,
Ne l'as-tu pas toujours servi,

Et toujours par dignes ouvrages
Témoigné le mépris du sort
Que sait imprimer aux courages
Le soin de vivre après la mort?

Mais quoi ! ma barque vagabonde
Est dans les syrtes bien avant,
Et le plaisir, la décevant,
Toujours l'emporte au gré de l'onde.
Bellegarde, les matelots
Jamais ne méprisent les flots,
Quelque phare qui leur éclaire :
Je ferai mieux de relâcher,
Et borner le soin de te plaire,
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer,
C'est que tu veuilles m'assurer
Que mon offrande te contente :
Donne-m'en d'un clin de tes yeux
Un témoignage gracieux ;
Et si tu la trouves petite,
Ressouviens-toi qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite,
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi de tant d'or et de soie
Ton âge dévide son cours,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matieres de joie!
Ainsi tes honneurs fleurissants
De jour en jour aillent croissants,
Malgré la fortune contraire !
Et ce qui les fait trébucher
De toi ni de Termes ton frere
Ne puisse jamais approcher!

Quand la faveur, à pleines voiles,
Toujours compagne de vos pas,
Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les étoiles,
Et remplir de votre grandeur
Ce que la terre a de rondeur;
Sans être menteur, je puis dire
Que jamais vos prospérités
N'iront jusques où je desire,
Ni jusques où vous méritez.

ODE

A LA REINE MARIE DE MEDICIS,

Sur les heureux succès de sa régence.

1610.

Nymphe qui jamais ne sommeilles,
Et dont les messages divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers,
Vole vîte; et de la contrée
Par où le jour fait son entrée,
Jusqu'au rivage de Calis,
Conte sur la terre et sur l'onde
Que l'honneur unique du monde,
C'est la reine des fleurs de lis.

Quand son Henri, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les Dieux,

En cette aventure effroyable
A qui ne sembloit-il croyable
Qu'on alloit voir une saison
Où nos brutales perfidies
Feroient naître des maladies
Qui n'auroient jamais guérison?

Qui ne pensoit que les Furies
Viendroient des abymes d'enfer
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme et le fer;
Qu'un débordement de licence
Feroit souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautés,
Et que nos malheurs seroient pires
Que naguere sous les Busires
Que cet Hercule avoit domtés?

Toutefois, depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatrieme lune
Acheve de faire son tour;
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,
Qu'au lieu de craindre la tempête
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux.

Au-delà des bords de la Meuse
L'Allemagne a vu nos guerriers
Par une conquête fameuse
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace;
L'aigle même leur a fait place,
Et, les regardant approcher

Comme lions à qui tout cede,
N'a point eu de meilleur remede
Que de fuïr et se càcher.

O Reine, qui, pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidents,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidents,
Que peut la fortune publique
Te vouer d'assez magnifique,
Si, mise au raug de Immortels,
Dont ta vertu suit les exemples,
Tu n'as avec eux daus nos temples
Des images et des autels?

Que sauroit enseigner aux princes
Le grand démon qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit?
Et qui justement ne peut dire,
A te voir régir cet empire,
Que, si ton heur étoit pareil
A tes admirables mérites,
Tu ferois dedans ses limites
Lever et coucher le soleil?

Le soin qui reste à nos pensées,
O bel astre! c'est que toujours
Nos félicités commencées
Puissent continuer leur cours.
Tout nous rit, et notre navire
A la bonace qu'il desire:
Mais si quelque injure du sort
Provoquoit l'ire de Neptune,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantiroit de la mort?

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains :
Donne ordre qne sous ton génie
Se termine cette manie,
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entretuer.

La discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œnvres
Qu'en la fin même des états.
D'elle naquit la frenésie
De la Grece contre l'Asie;
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolerent leur terre
Les deux freres de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succedent selon nos desirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Ce sera dessous cette égide
Qu'invincible de tous côtés
Tu verras ces peuples sans bride

Obéir à tes volontés ;
Et, surmontant leur espérance,
Remettras en telle assurance
Leur salut, qui fut déploré,
Que vivre au siecle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siecle doré.

Les Muses, les neuf belles fées
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons ;
Tous les vœux seront de te plaire ;
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlete à Pise,
Je me ferai quitter le prix ;
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avoûra que Fontaine-Bleau,
Le Louvre, ni les Tuileries,
En leurs superbes galeries
N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir :
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes ;

Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

FRAGMENT.

Variantes des six derniers vers de la quatorzieme strophe de l'ode précédente.

1610.

Et quand j'aurai peint ton image
Comme j'en prépare l'ouvrage,
Sans doute on dira quelque jour:
Quoi que d'Apelle on nous raconte,
Malherbe pouvoit à sa honte
Achever la mere d'Amour.

ODE

A LA REINE MARIE DE MEDICIS,

pendant sa régence, après la premiere guerre des princes, en 1614.

FRAGMENT.

. . . .

Si quelque avorton de l'envie
Ose encore lever les yeux,

Je veux bander contre sa vie
L'ire de la terre et des cieux,
Et dans les savantes oreilles
Verser de si donces merveilles,
Que ce misérable corbeau,
Commme oiseau d'augure sinistre
Banni des rives du Caïstre,
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois
En jupes dessous les feuillées
Dansant au silence des bois:
Venez en robes où l'on voie
Dessus les ouvrages de soie
Les rayons d'or étinceler;
Et chargez de perles vos têtes
Comme quand vous allez aux fêtes
Où les Dieux vous font appeler.

Quand le sang bouillant en mes veines
Me donnoit de jeunes desirs,
Tantôt vous soupiriez mes peines,
Tantôt vous chantiez mes plaisirs:
Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées
Siéroit-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux en cheveux gris?

Non, vierges, non: je me retire
De tous ces frivoles discours;
Ma reine est un but à ma lyre
Plus juste que nulles amours;
Et quand j'aurai, comme j'espere,

Fait ouir, du Gange à l'Ibere,
Sa louange à tout l'univers,
Permesse me soit un Cocyte,
Si jamais je vous sollicite
De m'aider à faire des vers!

Aussi bien, chanter d'autre chose
Ayant chanté de sa grandeur,
Seroit-ce pas après la rose
Aux pavots chercher de l'odeur,
Et des louanges de la lune
Descendre à la clarté commune
D'un de ces feux du firmament
Qui, sans profiter et sans nuire,
N'ont reçu l'usage de luire
Que par le nombre seulement?

Entre les rois à qui cet âge
Doit son principal ornement,
Ceux de la Tamise et du Tage
Font louer leur gouvernement:
Mais en de si calmes provinces,
Où le peuple adore les princes,
Et met au degré le plus haut
L'honneur du sceptre légitime,
Sauroit-on excuser le crime
De ne régner pas comme il faut?

Ce n'est point aux rives d'un fleuve
Où dorment les vents et les eaux
Que fait sa véritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux:
Il faut en la plaine salée
Avoir lutté contre Malée,
Et, près du naufrage dernier,
S'être vu dessous les Pléiades

Eloigné de ports et de rades,
Pour être cru bon marinier.

Ainsi quand la Grece, partie
D'où le mol Anaure couloit,
Traversa les mers de Scythie
En la navire qui parloit,
Pour avoir su des Cyanées
Tromper les vagues forcenées,
Les pilotes du fils d'Eson,
Dont le nom jamais ne s'efface,
Ont gagné la premiere place
En la fable de la Toison.

Ainsi, conservant cet empire
Où l'infidélité du sort,
Jointe à la nôtre encore pire,
Alloit faire un dernier effort,
Ma reine acquiert à ses mérites
Un nom qui n'a point de limites,
Et, ternissant le souvenir
Des reines qui l'ont précédée,
Devient une éternelle idée
De celles qui sont à venir.

Aussitôt que le coup tragique
Dont nous fûmes presque abattus
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ses vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé son courage!
Et quelle malice de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables,
N'obligerent les matelots!

Qni n'ouit la voix de Bellone,
Lasse d'un repos de douze ans,
Telle que d'un fondre qui tonne,
Appeler tons ses partisans,
Et déja les rages extrêmes
Par qui tombent les diadêmes
Faire appréhender le retour
De ces combats dont la manie
Est l'éternelle ignominie
De Jarnac et de Moncoutour!

Qni ne voit encore à cette heure
Tous les infideles cerveaux
Dont la fortune est la meilleure
Ne chercher que troubles nouveaux,
Et ressembler à ces fontaines
Dont les condnites souterraines
Passent par uu plomb si gâté,
Que, toujours ayant qnelque tare,
An même temps qu'on les répare
L'eau s'enfuit d'nu autre côté?

La paix ne voit rien qui ménace
De faire renaître uos pleurs;
Tout s'accorde à uotre bonace;
Les hivers nons donnent des fleurs;
Et si les pâles Euménides
Pour réveiller nos parricides
Tontes trois ue sortent d'enfer,
Le repos du siecle où nons sommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer qne c'est que le fer.

Thémis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,
Comme un rocher est affermie

En son redoutable pouvoir;
Elle va d'un pas et d'un ordre
Où la censure n'a que mordre;
Et les lois, qui n'exceptent rien
De leur glaive et de leur balance,
Font tout perdre à la violence
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs même ont leur abondance
Hors de l'outrage des voleurs;
Les festins, les jeux et la danse
En bannissent toutes douleurs.
Rien n'y gémit, rien n'y soupire;
Chaque Amarylle a son Tityre:
Et, sous l'épaisseur des rameaux,
Il n'est place où l'ombre soit bonne
Qui soir et matin ne résonne
Ou de voix ou de chalumeaux.

Puis, quand ces deux grands hyménées
Dont le fatal embrassement
Doit applanir les Pyrénées
Auront leur accomplissement,
Devons-nous douter qu'on ne voie,
Pour accompagner cette joie,
L'encens germer en nos buissons,
La myrrhe couler en nos rues,
Et sans l'usage des charrues
Nos plaines jaunir de moissons?

Quelle moins hautaine espérance
Pourrons-nous concevoir alors,
Que de conquêter à la France
La Propontide en ses deux bords,
Et, vengeant de succès prosperes
Les infortunes de nos peres

Que tient l'Egypte ensevelis,
Aller si près dn bout dn monde,
Qne le soleil sorte de l'onde
Snr la terre des fleurs de lis?

Certes ces miracles visibles,
Excédant le penser humain,
Ne sont point ouvrages possibles
A moins qu'nne immortelle main:
Et la raison ne se peut dire
De nous voir en notre navire
A si bon port acheminés;
Ou, sans fard et sans flatterie,
C'est Pallas qne cette Marie
Par qni nous sommes gouvernés.

Mais qu'elle soit Nymphe ou Déesse,
De sang immortel ou mortel,
Il fant qne le monde confesse
Qu'il ne vit jamais rien de tel:
Et quiconqne fera l'histoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire,
L'incrédule postérité
Rejettera son témoignage,
S'il ne la dépeint belle et sage,
Au-deçà de la vérité.

Grand Henri, grand foudre de guerre,
Qne, cependant que parmi nous
Ta valeur étonnoit la terre,
Les destins firent son éponx;
Roi dont la mémoire est sans blâme,
Que dis-tn de cette belle ame,
Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absynthes,
Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement?

Que dis-tu, lorsque tu remarques
Après ses pas ton héritier
De la sagesse des monarques
Monter le pénible sentier,
Et, pour étendre sa couronne,
Croître comme un faon de lionne?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque sa furie,
Les Nomades n'ont bergerie
Qu'il ne suffise à désoler.

Qui doute que, si de ses armes
Ilion avoit eu l'appui,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fût retourné chez lui;
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie,
De tant de batailles rougie,
Ne fussent encore honorés
Ces ouvrages des mains célestes
Que jusques à leurs derniers restes
La flamme grecque a dévorés?

FRAGMENT

D'UNE ODE

A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU,

ministre et secrétaire d'état.

1623 ou 1624.

. . . .

Grand et grand prince de l'église,
Richelieu, jusques à la mort,

Quelque chemin que l'homme élise,
Il est à la merci du sort.
Nos jours filés de toutes soies
Ont des ennuis comme des joies;
Et de ce mélange divers
Se composent nos destinées,
Comme on voit le cours des années
Composé d'étés et d'hivers.

Tantôt une molle bonace
Nous laisse jouer sur les flots;
Tantôt un péril nous menace,
Plus grand que l'art des matelots:
Et cette sagesse profonde
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale nécessité
N'a fait loi qui moins se révoque
Que celle du flux réciproque
De l'heur et de l'adversité.

ODE

AU ROI LOUIS XIII,

allant châtier la rebellion des Rochellois, et chasser les Anglois qui en leur faveur étoient descendus dans l'isle de Ré.

1627.

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête:
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la derniere tête
De la rebellion.

Fais choir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevés de ces ames d'enfer;
Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidele malice
A nourri le désordre et la sédition:
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centieme décembre a les plaines ternies,
Et le centieme avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siecles de tes peres
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de viperes
Ne renouvelle au tien?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés?

Les sceptres devant eux n'ont point de priviléges,
Les immortels eux même en sont persécutés;
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrileges
Font plus d'impiétés.

Marche, va les détruire, éteins-en la semence;
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,

Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts:

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre.
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu;

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée,
Nuls divertissements ne l'appellent ailleurs;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son ame toute grande est une ame hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté,
Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va, ne differe plus tes bonnes destinées;
Mon Apollon t'assure et t'engage sa foi
Qu'employant ce Tiphys, Syrtes et Cyanées
Seront havres pour toi.

Certes, ou je me trompe, ou déja la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,

Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire:
Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher.

Que sa façon est brave et sa mine assurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et qu'il se connoit bien à la voir si parée
Que tu vas triompher!

Telle, en ce grand assaut où des fils de la Terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déja de tous côtés s'avançoient les approches;
Ici couroit Mimas, là Typhon se battoit,
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

A peine cette vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitôt Jupiter en son trône remis
Vit selon son desir la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachés;
Phlegre qui les reçut put encore la foudre
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devoit sous ta merci tes rebelles ployer:
Mais seroit-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer?

Déja l'étonnement leur fait la couleur blême;
Et ce lâche voisin qu'ils sont allés quérir,
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuïr ou mourir.

Sa faute le remord : Mégere le regarde,
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde,
Le juste châtiment.

Bien semble être la mer une barre assez forte
Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu:
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur et ta vertu.

Neptune, importuné de ses voiles infâmes,
Comme tu paroîtras au passage des flots
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages françois;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

O que pour avoir part en si belle aventure,
Je me souhaiterois la fortune d'Eson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison!

De quel péril extrême est la guerre suivie;

Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque;
Celle-ci porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoi! tous les pensers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligents:
Mars est comme l'Amour; ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cede à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa premiere vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencerent leur cours:
Je les possédai jeune, et les possede encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu je veux te le produire;
Tu verras mon adresse; et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,

Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler?

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille
Bâtissant une ville étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine;
Et les peuples du Nil qui les auront ouis
Donneront de l'encens comme ceux de la Seine
Aux autels de Louis.

ODE

A M. DE LA GARDE,

au sujet de son Histoire Sainte.

1628.

LA GARDE, tes doctes écrits
Montrent les soins que tu as pris
A savoir tant de belles choses;
Et ta prestance et tes discours
Etalent un heureux concours
De toutes les graces écloses.

Davantage tes actions
Captivent les affections
Des cœurs, des yeux, et des oreilles;
Forçant les personnes d'honneur
De te souhaiter tout bonheur
Pour tes qualités nompareilles.

5.

Tu sais bien que je suis de ceux
Qui ne sont jamais paresseux
A louer les vertus des hommes;
Et dans Paris en mes vieux ans
Je passe à ce devoir mon temps,
Au malheureux siecle où nous sommes.

Mais, las! la perte de mon fils,
Ses assassins d'orgueil bouffis,
Ont toute ma vigueur ravie;
L'ingratitude et peu de soin
Que montrent les grands au besoin
De douleurs accablent ma vie.

Je ne désiste pas pourtant
D'être dans moi-même content
D'avoir vécu dedans le monde,
Prisé, quoique vieil, abattu,
Des gens de bien et de vertu;
Et voilà le bien qui m'abonde.

Nos jours passent comme le vent;
Les plaisirs nous vont décevant;
Et toutes les faveurs humaines
Sont hémérocalles, d'un jour:
Grandeurs, richesses, et l'amour,
Sont fleurs périssables et vaines.

Nous avons tant perdu d'amis,
Et de biens par le sort transmis
Au pouvoir de nos adversaires!
Néanmoins nous voyons, du port,
D'autrui les débris et la mort,
En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir long-temps

Nos esprits libres et contents
Sous l'influence d'un bon astre!
Qne vive et meure qui voudra:
La constance nous résondra
Contre l'effort de tont désastre.

Le soldat, remis par son chef,
Ponr se garantir de méchef,
En état de faire sa garde,
N'oseroit pas en déloger
Sans congé, pour se soulager,
Nonobstant que trop il lni tarde.

Car, s'il procédoit antrement,
Il seroit puni promptement
Aux dépens de sa propre vie.
Le parfait chrétien tout ainsi,
Créé ponr obéir aussi,
Y tient sa fortune asservie.

Il ne doit pas quitter ce lieu
Ordonné par la loi de Dieu;
Car l'ame qui lui est transmise
Félonne ne doit pas fuïr
Ponr sa damnation encourir,
Et être en l'Erebe remise.

Désolé je tiens ce propos,
Voyant approcher Atropos
Pour conper le nœud de ma trame:
Et ne puis ni veux l'éviter,
Moins aussi la précipiter;
Car Dien seul commande à mon ame.

Non, Malherbe n'est pas de ceux
Qne l'esprit d'enfer a déceus

Pour acquérir la renommée
De s'être affranchis de prison
Par une lame, ou par poison,
Ou par une rage animée.

Au seul point que Dieu prescrira
Mon ame du corps partira
Sans contrainte ni violence;
De l'enfer les tentations,
Ni toutes mes afflictions,
Ne forceront point ma constance.

Mais, la Garde, voyez comment
On se disvague doucement,
Et comme notre esprit agrée
De s'entretenir près et loin,
Encor qu'il n'en soit pas besoin,
Avec l'objet qui le récrée.

J'avois mis la plume à la main
Avec l'honorable dessein
De louer votre sainte Histoire:
Mais l'amitié que je vous dois
Par-delà ce que je voulois
A fait débaucher ma mémoire.

Vous m'étiez présent à l'esprit
En voulant tracer cet écrit;
Et me sembloit vous voir paroître
Brave et galant en cette cour,
Où les plus huppés à leur tour
Tâchoient de vous voir et connoître.

Mais ores à moi revenu,
Comme d'un doux songe avenu
Qui tous nos sentiments cajole,

Je veux vous dire franchement,
Et de ma façon librement,
Que votre Histoire est une école.

Pour moi, dans ce que j'en ai veu,
J'assure qu'elle aura l'aveu
De tout excellent personnage:
Et, puisque Malherbe le dit,
Cela sera sans contredit;
Car c'est un très juste présage.

Toute la France sait fort bien
Que je n'estime ou reprends rien
Que par raison et par bon titre,
Et que les doctes de mon temps
Ont toujours été très contents
De m'élire pour leur arbitre.

La Garde, vous m'en croirez donc,
Que si gentilhomme fut onc
Digne d'éternelle mémoire,
Par vos vertus vous le serez,
Et votre los rehausserez
Par votre docte et sainte Histoire.

FRAGMENT.

. . . .

Tantôt nos navires, braves
De la dépouille d'Alger,
Viendront les Mores esclaves
A Marseille décharger;
Tantôt, riches de la perte

De Tunis et de Biserte,
Sur nos bords étaleront
Le coton pris en leurs rives,
Que leurs pucelles captives
En nos maisons fileront.

FRAGMENT.

FIN D'UNE ODE POUR LE ROI.

Je veux croire que la Seine
Aura des cygnes alors
Qui pour toi seront en peine
De faire quelques efforts :
Mais, vu le nom que me donne
Tout ce que ma lyre sonne,
Quelle sera la hauteur
De l'hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire
Que Malherbe en soit l'auteur !

FRAGMENT

D'UNE ODE.

Invective contre les mignons de Henri III.

Les peuples, pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeoient qu'ils parloient de s'armer
Pour conquérir la Palestine,
Et borner de Tyr à Calis

L'empire de la fleur de lis :
Et toutefois leur entreprise
Etoit le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise,
Et la figure d'un ballet.

De leur mollesse léthargique
Le Discord, sortant des enfers,
Des maux que nous avons soufferts
Nous ourdit la toile tragique.
La justice n'eut plus de poids ;
L'impunité chassa les lois ;
Et le taon des guerres civiles
Piqua les ames des méchants
Qui firent avoir à nos villes
La face déserte des champs.

FIN DU LIVRE PREMIER.

POÉSIES DE MALHERBE.

LIVRE SECOND.

STANCES.

1586.

Si des maux renaissants avec ma patience
N'ont pouvoir d'arrêter un esprit si hautain,
Le temps est médecin d'heureuse expérience:
Son remede est tardif, mais il est bien certain.

Le temps à mes douleurs promet une allégeance,
Et de voir vos beautés se passer quelque jour;
Lors je serai vengé, si j'ai de la vengeance
Pour un si beau sujet pour qui j'ai tant d'amour.

Vous aurez un mari sans être guere aimée,
Ayant de ses desirs amorti le flambeau;
Et de cette prison de cent chaînes formée
Vous n'en sortirez point que par l'huis du tombeau.

Tant de perfections qui vous rendent superbe,
Les restes d'un mari, sentiront le reclus;
Et vos jeunes beautés flétriront comme l'herbe
Que l'on a trop foulée et qui ne fleurit plus.

Vous aurez des enfants, des douleurs incroyables,
Qui seront près de vous, et crîront alentour;
Lors fuiront de vos yeux les soleils agréables,
Y laissant pour jamais des étoiles autour.

Si je passe en ce temps dedans votre province,
Vous voyant sans beautés, et moi rempli d'honneur,
Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand prince
Mariront ma fortune avecque le bonheur:

Ayant un souvenir de ma peine fidele,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis,
Je dirai : Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus autrefois plus sot que je ne suis.

LES LARMES DE SAINT PIERRE,

IMITÉES DU TANSILLE.

AU ROI HENRI III.

1587.

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait, de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidele preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épands d'une éternelle veine
Dans un courage saint ont leur sainte fontaine,
Où l'amour de la terre et le soin de la chair

Anx fragiles pensers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussitôt que pécher.

Henri, de qui les yeux et l'image sacrée,
Font un visage d'or à cette âge ferrée,
Ne refuse à mes vœux un favorable appui;
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand qu'il n'auroit point d'offrande
S'il n'en recevoit point que d'égales à lui.

La foi qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes
Est le premier essai de tes premieres armes,
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abattus,
Pâles ombres d'enfer, poussiere de la terre,
Ont connu ta fortune, et que l'art de la guerre
A moins d'enseignements que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'un bon augure,
Un éternel état l'église se figure;
Et croit, par le destin de tes justes combats,
Que, ta main relevant son épaule courbée,
Un jour qui n'est pas loin elle verra tombée
La troupe qui l'assaut et la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arrête
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la tête;
Et la source déja commençant à s'ouvrir
A lâché les ruisseaux qui font bruire leur trace,
Entre tant de malheurs estimant une grace
Qu'un monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible,
Qui n'espéroit jamais une chose possible
Que rien finît sa foi que le même trépas,
De vaillant fait couard, de fidele fait traître,

Aux portes de la peur abandonne son maître,
Et jure impudemment qu'il ne le connoît pas.

A peine la parole avoit quitté sa bouche,
Qu'un regret aussi prompt en son ame le touche ;
Et mesurant sa faute à la peine d'autrui,
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage
Que soupirer tout bas, et se mettre au visage
Sur le feu de sa honte une cendre d'ennui.

Les arcs qui de plus près sa poitrine joignirent,
Les traits qui plus avant dans le sein l'atteignirent,
Ce fut quand du Sauveur il se vit regardé :
Les yeux furent les arcs, les œillades les fleches
Qui percerent son ame, et remplirent de breches
Le rempart qu'il avoit si lâchement gardé.

Cet assaut, comparable à l'éclat d'une foudre,
Pousse et jette d'un coup ses défenses en poudre;
Ne laissant rien chez lui que le même penser
D'un homme qui, tout nu de glaive et de courage,
Voit de ses ennemis la menace et la rage,
Qui le fer en la main le viennent offenser.

Ces beaux yeux souverains qui traversent la terre
Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur juste courroux,
Entrent victorieux en son ame étonnée,
Comme dans une place au pillage donnée,
Et lui font recevoir plus de morts que de coups.

La mer a dans le sein moins de vagues courantes,
Qu'il n'a dans le cerveau de formes différentes,
Et n'a rien toutefois qui le mette en repos ;
Car aux flots de la peur sa navire qui tremble
Ne trouve point de port, et toujours il lui semble

Que des yeux de son maître il entend ce propos :

Eh bien ! où maintenant est ce brave langage,
Cette roche de foi, cet acier de courage?
Qu'est le feu de ton zele au besoin devenu?
Où sont tant de serments qui juroient une fable ?
Comme tu fus menteur, suis-je pas véritable ?
Et que t'ai-je promis qui ne soit avenu ?

Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,
Le mépris effronté que ces bourreaux me crachent,
Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur et d'ordure,
Ne me sont une pointe aux entrailles si dure.
Comme le souvenir de ta déloyauté.

Je sais bien qu'au danger les autres de ma suite
Ont eu peur de la mort et se sont mis en fuite ;
Mais toi, que plus que tous j'aimai parfaitement,
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prends ton ébattement.

Le nombre est infini des paroles empreintes
Que regarde l'apôtre en ces lumieres saintes ;
Et celui seulement que sous une beauté
Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire
Jugera sans mentir quel effet a pu faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il est bien assuré que l'angoisse qu'il porte
Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'une porte,
Et que de tous côtés elle suivra ses pas ;
Mais pour ce qu'il la voit dans les yeux de son maître,
Il se veut absenter, espérant que peut-être
Il la sentira moins en ne la voyant pas.

La place lui déplaît où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrages dépite;
Et craint tant de tomber en un autre forfait,
Qu'il estime déja ses oreilles coupables
D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables,
Et ses yeux d'assister aux tourments qu'on lui fait.

Il part; et la douleur qui d'un morne silence
Entre les ennemis couvroit sa violence,
Comme il se voit dehors, a si peu de compas,
Qu'il demande tout haut que le sort favorable
Lui fasse rencontrer un ami secourable
Qui, touché de pitié, lui donne le trépas.

En ce piteux état il n'a rien de fidele
Que sa main qui le guide où l'orage l'appelle;
Ses pieds, comme ses yeux, ont perdu la vigueur;
Il a de tout conseil son ame dépourvue,
Et dit en soupirant que la nuit de sa vue
Ne l'empêche pas tant que la nuit de son cœur.

Sa vie, auparavant si chèrement gardée,
Lui semble trop long-temps ici bas retardée;
C'est elle qui le fâche, et le fait consumer;
Il la nomme parjure, il la nomme cruelle;
Et toujours se plaignant que sa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire compte et ne la peut aimer.

Va, laisse-moi, dit-il, va, déloyale vie;
Si de te retenir autrefois j'eus l'envie,
Et si j'ai desiré que tu fusses chez moi,
Puisque tu m'as été si mauvaise compagne,
Ton infidele foi maintenant je dédagne;
Quitte moi, je te pri', je ne veux plus de toi.

Sont-ce tes beaux desseins, mensongere et méchante,

Qu'une seconde fois ta malice m'enchante,
Et que, pour retarder une heure seulement
La nuit déja prochaine à ta courte journée,
Je demeure en danger que l'ame, qui est née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement?

Non, ne m'abuse plus d'une lâche pensée;
Le coup encore frais de ma chûte passée
Me doit avoir appris à me tenir debout,
Et savoir discerner de la treve la guerre,
Des richesses du ciel les fanges de la terre,
Et d'un bien qui s'envole un qui n'a point de bout.

Si quelqu'un d'aventure en délices abonde,
Il se perd aussitôt, et déloge du monde;
Qui te porte amitié, c'est à lui que tu nuis;
Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves;
Tu vas à qui te fuit, et toujours le réserves
A souffrir, en vivant, davantage d'ennuis.

On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesses,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesses,
En fuyant le trépas, au trépas arriver;
Et celui qui chétif aux miseres succombe,
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre il ne peut l'achever!

Que d'hommes fortunés en leur âge premiere,
Trompés de l'inconstance à nos ans coutumiere,
Du depuis se sont vus en étrange langueur,
Qui fussent morts contents, si le ciel amiable,
Ne les abusant pas en ton sein variable,
Au temps de leur repos eût coupé ta longueur!

Quiconque de plaisir a son ame assouvie,
Plein d'honneur et de bien, non sujet à l'envie,

Saus jamais en son aise un mal-aise éprouver,
S'il demande à ses jonrs davantage de terme,
Que fait-il, ignorant, qu'atteudre de pied ferme
De voir à sou beau temps un orage arriver ?

Et moi, si de mes jours l'importnne dnrée
Ne m'eût en vieillissant la cervelle empirée,
Ne devois-je être sage, et me ressouvenir
D'avoir vu la lumiere aux aveugles rendue,
Rebailler anx mnets la parole perdue,
Et faire dans les corps les ames revenir ?

De ces faits nou commnns la merveille profonde,
Qui, par la main d'un seul, étonnoit tout le monde,
Et tant d'antres encor, me devoient avertir
Que, si pour leur auteur j'endurois de l'outrage,
Le même qui les fit, en faisaut davantage,
Qnand on m'offenseroit, me pouvoit garantir.

Mais, troublé par les ans, j'ai sonffert que la crainte
Loin encore du mal, ait découvert ma feinte;
Et sortant promptement de mou sens et de moi,
Ne me suis apperçu qu'un destin favorable
M'offroit en ce danger un snjet honorable
D'acquérir par ma perte un triomphe à ma foi.

Que je porte d'euvie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une mainte violente,
Virent dès le matin leur beau jour acconrci!
Le fer qui les tua leur donna cette grace,
Que, si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Alloit courre fortune aux orages du monde,
Et déja pour voguer abandonnoit le bord,

Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage;
Mais leur sort fut si bon que d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature,
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel,
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allerent fleurir au printemps éternel.

Ces enfants bienheureux, créatures parfaites,
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes,
Ayant Dieu dans le cœur ne le purent louer;
Mais leur sang leur en fut un témoin véritable:
Et moi, pouvant parler, j'ai parlé, misérable,
Pour lui faire vergogne et le désavouer!

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vis ne me fait que dommage,
Cruelle occasion du souci qui me nuit!
Quand j'avois de ma foi l'innocence premiere,
Si la nuit de ma mort m'eût privé de lumiere,
Je n'aurois pas la peur d'une éternelle nuit.

Ce fut en ce troupeau que, venant à la guerre
Pour combattre l'enfer et défendre la terre,
Le Sauveur inconnu sa grandeur abaissa;
Par eux il commença la premiere mêlée;
Et furent eux aussi que la rage aveuglée
Du contraire parti les premiers offensa.

Qui voudra se vanter, avec eux se compare,
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,
Et d'être allé soi-même au martyre s'offrir;
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte

A quiconque osera d'une ame belle et forte
Pour vivre dans le ciel en la terre mourir.

O desirable fin de leurs peines passées !
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées,
Un superbe plancher des étoiles se font;
Leur salaire payé les services précede;
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remede,
Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissements, de rumeur et de presse,
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresse,
Quand là-haut en ce point on les vit arriver !
Et quel plaisir encore à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les anges se lever !

Et vous, femmes, trois fois, quatre fois bienheureuses,
De ces jeunes Amours les meres amoureuses,
Que faites-vous pour eux si vous les regrettez ?
Vous fâchez leur repos et vous rendez coupables,
Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables,
Ou de porter envie à leurs félicités.

Le soir fut avancé de leurs belles journées ;
Mais qu'eussent-ils gagné par un siecle d'années ?
Ou que leur avint-il en ce vîte départ,
Que laisser promptement une basse demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure
Aux plaisirs éternels une éternelle part ?

Si vos yeux, pénétrant jusqu'aux choses futures,
Vous pouvoient enseigner leurs belles aventures,
Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs,
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du monde
N'avoir eu dans le sein la racine féconde

D'où naquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moi, puisque les lois me défendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut soi-même éteindre son flambeau,
Que m'est-il demeuré pour conseil et pour armes,
Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes,
Et la chassant de moi l'envoyer au tombeau?

Je sais bien que ma langue ayant commis l'offense,
Mon cœur incontinent en a fait pénitence.[1]
Mais quoi! si peu de cas ne me rend satisfait.
Mon regret est si grand, et ma faute si grande,
Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande
Pour pleurer à jamais le péché que j'ai fait.

Pendant que le chétif en ce point se lamente,
S'arrache les cheveux, se bat et se tourmente,
En tant d'extrémités cruellement réduit,
Il chemine toujours; mais rêvant à sa peine,
Sans donner à ses pas une regle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin égaré, car la nuit qui le trouble
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble,
Soit un cas d'aventure, ou que Dieu l'ait permis,
Il arrive au jardin où la bouche du traître,
Profanant d'un baiser la bouche de son maître,
Pour en priver les bons aux méchants l'a remis.

Comme un homme dolent, que le glaive contraire
A privé de son fils et du titre de pere,
Plaignant deçà delà son malheur avenu,
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage,
L'ennui renouvelé plus rudement l'outrage
En voyant le sujet à ses yeux revenu:

Le vieillard, qui n'attend une telle rencontre,
Sitôt qu'au dépourvu sa fortune lui montre
Le lieu qui fut témoin d'un si lâche méfait,
De nouvelles fureurs se déchire et s'entame,
Et de tous les pensers qui travaillent son ame
L'extrême cruauté plus cruelle se fait.

Toutefois il n'a rien qu'une tristesse peinte,
Ses ennuis sont des jeux, son angoisse une feinte,
Son malheur un bonheur, et ses larmes un ris,
Au prix de ce qu'il sent quand sa vue abaissée
Remarque les endroits où la terre pressée
A des pieds du Sauveur les vestiges écrits.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent,
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent;
Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui, des hautes montagnes,
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,
Il se couche dessus, et seroit à son aise
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.
Il demeure muet du respect qu'il leur porte:
Mais enfin la douleur, se rendant la plus forte,
Lui fait encore un coup une plainte arracher.

Pas adorés de moi, quand par accoutumance
Je n'aurois comme j'ai de vous la connoissance,
Tant de perfections vous découvrent assez;
Vous avez une odeur de parfums d'Assyrie;
Les autres ne l'ont pas; et la terre flétrie
Est belle seulement où vous êtes passés.

Beaux pas de ces seuls pieds que les astres connoissent,

Comme ores à mes yeux vos marqnes apparoissent!
Telle antrefois de vous la merveille me prit,
Quaud, déja demi-clos sons la vagne profonde,
Vous ayant appelés, vous affermîtes l'onde,
Et, m'assurant les pieds, m'étonnâtes l'esprit.

Mais, ô de tant de biens indigne récompense!
O dessns les sablons inutile semenee!
Une penr, ô Seigneur, m'a séparé de toi;
Et d'une ame semblable à la mienne parjure,
Tous cenx qni fnrent tiens, s'ils ne t'ont fait injure,
Out laissé ta présence et t'out manqué de foi.

De douze, deux fois cinq, étounés de courage,
Par une lâche fuite éviterent l'orage,
Et tournereut le dos quand tu fus assailli;
L'antre, qui fut gagné d'une sale avarice,
Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice;
Et l'autre en te niant plus que tous a failli.

C'est chose à mou esprit impossible à compreudre,
Et nul antre que toi ne me la peut apprendre,
Comme a pu ta bouté nos outrages souffrir.
Et qn'attend plus de nous ta longue patience,
Sinon qn'à l'homme ingrat la seule conscience
Doive être le couteau qui le fasse mourir?

Toutefois tu sais tout, tu connois qui nous sommes,
Tn vois qnelle inconstance accompagne les hommes,
Faciles à fléchir quand il faut endurer.
Si j'ai fait comme un homme en faisant une offense,
Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance,
Et m'ôter un sujet de me désespérer.

Au moins, si les regrets de ma faute avenue
M'ont de ton amitié quelque part retenue,

Pendant que je me tronve an milien de tes pas,
Desirenx de l'honnenr d'une si belle tombe,
Afin qn'en autre part ma dépouille ne tombe,
Puisque ma fin est près, ne la recule pas.

En ces propos monrants ses complaintes se menrent :
Mais vivantes sans fin ses angoisses demenrent,
Pour le faire en langueur à jamais consumer.
Tandis la nnit s'en va, ses lnmieres s'éteignent,
Et déja devant lni les campagnes se peignent
Du safran que le jour apporte de la mer.

L'aurore d'nne main, en sortant de ses portes,
Tient un vase de flenrs languissantes et mortes :
Elle verse de l'autre une crnche de pleurs ;
Et, d'nn voile tissu de vapeur et d'orage
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
Tout ce qn'une ame sent de crnelles douleurs.

Le soleil, qni dédaigne nne telle carriere,
Puisqu'il fant qu'il déloge, éloigne sa barriere ;
Mais, comme un criminel qui chemine au trépas,
Montrant que dans le cœnr ce voyage le fâche,
Il marche lentement, et desire qu'on sache
Que, si ce n'étoit force, il ne le feroit pas.

Ses yeux par un dépit en ce monde regardent ;
Ses chevaux tantôt vont et tantôt se retardent,
Eux-mêmes ignorants de la course qu'ils font :
Sa lumiere pâlit, sa couronne se cache ;
Aussi n'en veut-il pas cependant qu'on attache
A celni qui l'a fait des épines au front.

Au point accoutumé les oiseaux qui sommeillent
Apprêtés à chanter dans les bois se réveillent ;
Mais, voyant ce matin des autres différent,

Remplis d'étonnement ils ne daignent paroître,
Et font à qui les voit ouvertement connoître
De leur peine secrete un regret apparent.

Le jonr est déja grand, et la honte plns claire
De l'apôtre ennuyé l'avertit de se taire;
Sa parole se lasse, et le quitte au besoin:
Il voit de tous côtés qu'il n'est vn de personne;
Toutefois le remords que son ame lui donne
Témoigne assez le mal qui n'a point de témoin.

Aussi l'homme qni porte une ame belle et hante,
Quand seul en une part il a fait nne fante,
S'il n'a de jugement son esprit déponrvu,
Il rougit de lui-même, et, combien qu'il ne sente
Rien que le ciel présent et la terre présente,
Pense qu'en se voyant tont le monde l'a vu.

STANCES

pour M. le duc de Montpensier, qui demandoit en mariage madame Catherine, princesse de Navarre, sœur de Henri IV.

1591 ou 1592.

Beau ciel par qui mes jours sont tronbles ou sont calmes,
Senle terre où je prends mes cyprès et mes palmes,
Catherine, dont l'œil ne lnit que pour les Dieux,
Punissez vos beantés plntôt qne mon conrage,
Si, trop hant s'élevant, il adore nn visage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Je ne suis pas ensemble avengle et téméraire;
Je connois bien l'erreur que l'amonr m'a fait faire,
Cela seul ici bas surpassoit mon effort;
Mais mon ame qn'à vous ne pent être asservie,
Les Destins n'ayant point établi pour ma vie
Hors de cet océan de naufrage on de port.

Beauté par qui les Dieux, las de notre dommage,
Ont voulu réparer les défauts de notre âge,
Je mourrai dans vos feux, éteignez-les ou non,
Comme le fils d'Alcmene, en me brûlant moi-même;
Il suffit qu'en mourant dans cette flamme extrême
Une gloire éternelle accompagne mon nom.

On ne doit point, sans sceptre, aspirer où j'aspire;
C'est pourqnoi, sans quitter les lois de votre empire,
Je venx de mon esprit tout espoir rejeter.
Qui cesse d'espérer, il cesse aussi de craindre;
Et, sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulois monter.

Je maudis le bonheur où le ciel m'a fait naître,
Qni m'a fait desirer ce qu'il m'a fait connoître:
Il faut on vous aimer, ou ne vous faut point voir.
L'astre qni luit aux grands en vain à ma naissance
Epandit dessus moi tant d'henr et de puissance,
Si pour ce que je veux j'ai trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, et vaut mienx se résoudre,
En aspirant au ciel, être frappé de foudre,
Qu'aux desseins de la terre assuré se ranger.
J'ai moins de repentir, plus je pense à ma faute;
Et la beauté des fruits d'une palme si haute
Me fait par le plaisir oublier le danger.

STANCES.

1596.

Enfin cette beauté m'a la place rendue
Qu'elle avoit contre moi si long-temps défendue :
Mes vainqueurs sont vaincus ; ceux qui m'ont fait la loi
La reçoivent de moi.

J'honore tant la palme acquise en cette guerre,
Que, si, victorieux des deux bouts de la terre,
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,
Je les priserois moins.

Au repos où je suis tout ce qui me travaille,
C'est le doute que j'ai qu'un malheur ne m'assaille
Qui me sépare d'elle, et me fasse lâcher
Un bien que j'ai si cher.

Il n'est rien ici bas d'éternelle durée :
Une chose qui plaît n'est jamais assurée :
L'épine suit la rose ; et ceux qui sont contents
Ne le sont pas long-temps.

Et puis qui ne sait point que la mer amoureuse
En sa bonace même est souvent dangereuse,
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers
Inconnus aux nochers ?

Déja de toutes parts tout le monde m'éclaire ;
Et bientôt les jaloux, ennuyés de se taire,
Si les vœux que je fais n'en détournent l'assaut,
Vont médire tout haut.

Peuple qui me veux mal, et m'imputes à vice
D'avoir été payé d'un fidele service,
Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien,
Et ne recueillir rien?

Voudrois-tu que Madame, étant si bien servie,
Refusât le plaisir où l'âge la convie,
Et qu'elle eût des rigueurs à qui mon amitié
Ne sût faire pitié?

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimeres,
Qui naissent aux cerveaux des maris et des meres,
Etoient-ce impressions qui pussent aveugler
Un jugement si clair?

Non, non : elle a bien fait de m'être favorable,
Voyant mon feu si grand et ma foi si durable,
Et j'ai bien fait aussi d'asservir ma raison
En si belle prison.

C'est peu d'expérience à conduire sa vie,
De mesurer son aise au compas de l'envie,
Et perdre ce que l'âge a de fleur et de fruit,
Pour éviter un bruit.

De moi, que tout le monde à me nuire s'apprête,
Le ciel à tous ses traits fasse un but de ma tête,
Je me suis résolu d'attendre le trépas,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y vois de hasard, plus j'y trouve d'amorce:
Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce;
En un sujet aisé moins de peine apportant,
Je ne brûle pas tant.

Un courage élevé toute peine surmonte;

Les timides conseils n'ont rien que de la honte ;
Et le front d'un guerrier aux combats étonné
Jamais n'est couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,
S'il plaît à mes destins que je meure pour elle,
Amour en soit loué : je ne veux un tombeau
Plus heureux ni plus beau.

STANCES.

1598.

Beauté, mon cher souci, de qui l'ame incertaine
A, comme l'océan, son flux et son reflux,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me résoudrai de ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté :
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y; vous perdez votre gloire
De me l'avoir promis et vous rire de moi.
S'il ne vous en souvient, vous manquez de mémoire ;
Et s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi.

J'avois toujours fait compte, aimant chose si haute,

De ne m'en séparer qu'avecque le trépas;
S'il arrive autrement, ce sera votre faute
De faire des serments et ne les tenir pas.

STANCES.

CONSOLATION A CARITEE.

1599.

Ainsi, quand Mausole fut mort,
Artémise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux astres innocents
Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maîtresse des sens.

Ainsi fut sourde au reconfort,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit songée,
Celle de qui les passions
Firent voir à la mer Egée
Le premier nid des alcyons.

Vous n'êtes seule en ce tourment
Qui témoignez du sentiment,
O trop fidele Caritée!
En toutes ames l'amitié,
De mêmes ennuis agitée,
Fait les mêmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris,
En la querelle de Pâris,
Tomba la vie entre les armes,

Qui fussent retournés un jour,
Si la mort se payoit de larmes,
A Mycenes faire l'amour!

Mais le destin, qui fait nos lois,
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au-deçà du rivage blême;
Et les Dieux ont gardé ce don
Si rare que Jupiter même
Ne le sut faire à Sarpedon.

Pourquoi donc, si peu sagement
Démentant votre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coutume,
Que vous consoler par raison?

Nature fait bien quelque effort
Qu'on ne peut condamner qu'à tort:
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté
Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner votre beauté?

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colere,
Et, devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis?

Quelles aimables qualités
En celui que vous regrettez
Ont pu mériter qu'à vos roses
Vous ôtiez leur vive couleur,

Et livriez de si belles choses
A la merci de la douleur?

Remettez-vous l'ame en repos,
Quittez ces funestes propos;
Et, par la fin de vos tempêtes
Obligeant tous les beaux esprits,
Conservez au siecle où vous êtes
Ce que vous lui donnez de prix.

Amour, autrefois en vos yeux
Plein d'appas si délicieux,
Devient mélancolique et sombre,
Quand il voit qu'un si long ennui
Vous fait consumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous ressouvient du pouvoir
Que ses traits vous ont fait avoir
Quand vos lumieres étoient calmes,
Permettez-lui de vous guérir,
Et ne différez point les palmes
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le temps d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

STANCES.

CONSOLATION A M. DU PERRIER.

1599.

Ta donlenr, du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujonrs?

Le malheur de ta fille an tombeau descendue
Par un commnn trépas,
Est-ce quelqne dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance étoit pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde, où les plns belles choses
Ont le pire destin;
Et rose elle a vécu ce qne vivent les roses,
L'espace d'nn matin.

Puis quand ainsi seroit que, selon ta priere,
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carriere,
Qu'en fût il avenu?

Penses-tu qne plus vieille en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,

Ou qu'elle eût moins senti la poussiere funeste
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon du Perrier; aussitôt que la Parque
Ote l'ame du corps,
L'âge s'évanouit au-deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale;
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archemore et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes;
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Eteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vuidant son amertume,
Cherche d'être allégé.

Même quand il avient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,
Celui qui ne s'émeut a l'ame d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable et dedans sa mémoire
Enfermer un ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du reconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lni vola son Danphin,
Sembla d'nn si grand conp devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, et, comme nn autre Alcide,
Contre fortnne instruit,
Fit qn'à ses cnnemis d'un acte si perfide
La honte fnt le fruit.

Leur camp, qni la Dnrance avoit presqne tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa fnrie,
Et demanda la paix.

De moi déja denx fois d'nne pareille fondre
Je me snis vn perclns;
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en sonvient plns.

Non qu'il ne me soit grief qne la terre possede
Ce qui me fut si cher;
Mais en nn accident qui n'a point de remede
Il n'en fant point chercher.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a bean la prier;
La cruelle qn'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le panvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est snjet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmnrer contre elle et perdre patience

Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

STANCES.

PROSOPOPEE D'OSTENDE,

imitée du latin de Hugues Grotius.

1604.

Trois ans déja passés, théâtre de la guerre,
J'exerce de deux chefs les funestes combats,
Et fais émerveiller tous les yeux de la terre
De voir que le malheur ne m'ose mettre bas.

A la merci du ciel en ces rives je reste,
Où je souffre l'hiver froid à l'extrémité;
Lorsque l'été revient, il m'apporte la peste,
Et le glaive est le moins de ma calamité.

Tout ce dont la Fortune afflige cette vie
Pêle-mêle assemblé, me presse tellement,
Que c'est parmi les mieus être digne d'envie
Que de pouvoir mourir d'une mort seulement.

Que tardez vous, Destins? Ceci n'est pas matiere
Qu'avecque tant de doute il faille décider;
Toute la question n'est que d'un cimetiere:
Prononcez librement qui le doit posséder.

STANCES.

AUX OMBRES DE DAMON.

FRAGMENT.

1604.

. . . .

L'ORNE comme autrefois nous reverroit encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Egarer à l'écart nos pas et nos discours;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébat les heures consumées,
Que les soleils nous seroient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes!
C'est un point arrêté que tout ce que nous sommes,
Issus de peres rois et de peres bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre;
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre, et de suite de pages,
Quand le terme est échu n'alonge point nos jours.
Il faut aller tout nus où le destin commande;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut laisser nos amours:

Amours qui, la plupart infideles et feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,

Et qui, plus que l'honneur estimant les plaisirs,
Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes,
Acte digne du foudre ! en nos obseques mêmes
Conçoivent de nouveaux desirs.

Elles savent assez alléguer Artémise,
Disputer du devoir et de la foi promise :
Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet,
Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve
De qui la foi survive, et qui fasse la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous deux hivers perdu sa robe verte,
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucun discours sa douleur se console,
Et que ni la raison ni le temps qui s'envole
Puisse faire tarir ses pleurs.

Le silence des nuits, l'horreur des cimetieres,
De son contentement sont les seules matieres;
Tout ce qui plaît déplaît à son triste penser;
Et si tous ses appas sont encore en sa face,
C'est que l'Amour y loge, et que rien qu'elle fasse
N'est capable de l'en chasser.

. . . .
. . . .
. . . .

Mais quoi ! c'est un chef-d'œuvre où tout mérite abonde,
Un miracle du ciel, une perle du monde,
Un esprit adorable à tous autres esprits;
Et nous sommes ingrats d'une telle aventure,
Si nous ne confessons que jamais la nature
N'a rien fait de semblable prix.

J'ai vu maintes beautés à la cour adorées,
Qui, des vœux des amants à l'envi desirées,
Aux plus audacieux ôtoient la liberté:
Mais de les approcher d'une chose si rare,
C'est vouloir que la rose au pavot se compare,
Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers, sous le nom de Nérée,
J'allois bâtir un temple éternel en durée,
Si sa déloyauté ne l'avoit abattu,
Lui peut bien ressembler du front, ou de la joue:
Mais quoi! puisqu'à ma honte il faut que je l'avoue,
Elle n'a rien de sa vertu.

L'ame de cette ingrate est une ame de cire,
Matiere à toute forme incapable d'élire,
Changeant de passion aussitôt que d'objet;
Et de la vouloir vaincre avecque des services,
Après qu'on a tout fait, on trouve que ses vices
Sont de l'essence du sujet.

Souvent de tes conseils la prudence fidele
M'avoit sollicité de me séparer d'elle,
Et de m'assujettir à de meilleures lois:
Mais l'aise de la voir avoit tant de puissance
Que cet ombrage faux m'ôtoit la connoissance
Du vrai bien où tu m'appelois.

Enfin, après quatre ans, une juste colere
. . . .
Que le flux de ma peine a trouvé son reflux:
Mes sens qu'elle aveugloit ont connu leur offense
Je les en ai purgés, et leur ai fait défense
De me la ramentevoir plus.

La femme est une mer aux naufrages fatale;

Rien ne peut applanir son humeur inégale;
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain:
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne,
Fais compte, cher esprit, qu'elle a, comme la tienne,
Quelque chose de plus qu'humain.

STANCES.

PARAPHRASE DU PSAUME VIII.

1604.

O Sagesse éternelle, à qui cet univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde!
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde!
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!

Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta puissance rabaissent:
Mais la naïveté
Dont mêmes au berceau les enfants te confessent
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornements dont tu pares les cieux,
Tu me sembles si grand et nous si peu de chose,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est foiblesse égale à nos infirmités;

Nos plus sages discours ne sont que vanités,
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures;
Toutefois, ô bon Dieu,
Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures,
Si l'ange a le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter?
Et, pour obtenir mieux, quel souhait peut-il faire,
Lui que, jusqu'au Ponent,
Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphere,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant?

Sitôt que le besoin excite son desir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?
Et, par ton réglement, l'air, la mer, et la terre,
N'entretiennent-ils pas
Une secrete loi de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas?

Certes je ne puis faire, en ce ravissement,
Que rappeler mon ame, et dire bassement:
O Sagesse éternelle, en merveilles fécondes!
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde!
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!

STANCES

pour les paladins de France, assaillants dans un combat de barriere.

1605.

En quoi donc! la France féconde
En incomparables guerriers
Aura jusques au bout du monde
Planté des forêts de lauriers,
Et fait gagner à ses armées
Des batailles si renommées,
Afin d'avoir cette douleur
D'ouïr démentir ses victoires,
Et nier ce que les histoires
Ont publié de sa valeur?

Tant de fois le Rhin et la Meuse,
Par nos redoutables efforts,
Auront vu leur onde écumeuse
Regorger de sang et de morts;
Et tant de fois nos destinées
Des Alpes et des Pyrénées
Les sommets auront fait branler,
Afin que je ne sais quels Scythes,
Bas de fortune et de mérites,
Présument de nous égaler?

Non, non: s'il est vrai que nous sommes
Issus de ces nobles aïeux
Que la voix commune des hommes
A fait asseoir entre les Dieux,

Ces arrogants, à leur dommage,
Apprendront un autre langage,
Et, dans leur honte ensevelis,
Feront voir à toute la terre
Qu'on est brisé comme du verre
Quand on choque les fleurs de lis.

Henri, l'exemple des monarques
Les plus vaillants et les meilleurs,
Plein de mérites et de marques
Qui jamais ne furent ailleurs;
Bel astre vraiment adorable,
De qui l'ascendant favorable
En tous lieux nous sert de rempart,
Si vous aimez votre louange,
Desirez-vous pas qu'on la venge
D'une injure où vous avez part?

Ces arrogants, qui se défient
De n'avoir pas de lustre assez,
Impudemment se glorifient
Aux fables des siecles passés;
Et d'une audace ridicule
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule,
Sans toutefois en faire foi:
Mais qu'importe-t-il qui puisse être
Ni leur pere ni leur ancêtre,
Puisque vous êtes notre roi?

Contre l'aventure funeste
Que leur garde notre courroux
Si quelque espérance leur reste,
C'est d'obtenir grace de vous,
Et confesser que nos épées,
Si fortes et si bien trempées
Qu'il faut leur céder ou mourir,

Donneront à votre couronne
Tout ce que le ciel environne,
Quand vous le voudrez acquérir.

STANCES.

Priere pour le roi Henri le Grand, allant en Limosin.

1605.

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
Acheve ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assurés par lui de toute violence
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'exciterent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître,
En ce miracle seul il peut assez connoître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi ! de quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,

Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes:
La plupart de leurs vœux tendent au changement;
Et comme s'ils vivoient des miseres publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fâcheux état ce qui nous reconforte,
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui,
Quand la rebellion, plus qu'une hydre féconde,
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grace à nos pensées;
Ote-nous ces objets qui des choses passées
Ramenent à nos yeux le triste souvenir;
Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Etant bien assuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités.
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles;
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Les fuites des méchants tant soient-elles secretes,
Quand il les poursuivra, n'auront point de cachettes,
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés:
Il verra sans effet leur honte se produire,

Et rendra les desseins qu'ils feront pour lui nuire
Aussitôt confondus comme délibérés.

La rigueur de ses lois, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la foible innocence
Que dedans la misere on faisoit envieillir.
A ceux qui l'oppressoient il ôtera l'audace;
Et, sans distinction de richesse ou de race,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
Les veilles cesseront au sommet de nos tours;
Le fer mieux employé cultivera la terre;
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'orra plus de tambours.

Loin des mœurs de son siecle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles délices,
Qui nous avoient portés jusqu'aux derniers hasards;
Les vertus reviendront de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs aux mérites données
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux, ton amour et ta crainte,
Dont il porte dans l'ame une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir;
Il étendra ta gloire autant que sa puissance;
Et n'ayant rien si cher que ton obéissance,
Où tu le fais régner il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles,

La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie
Nous ravira les sens de merveille et de joie;
Et d'autant que le monde est ainsi composé
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on en fait peu d'estime;
Et, si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant domté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts?

Nous voyons les esprits nés à la tyrannie,
Ennuyés de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction;
Et lisons clairement dedans leur conscience
Que, s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre!
Que de toutes ces peurs nos ames il délivre,
Et, rendant l'univers de son heur étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque

Que ta bonté propice ait jamais couronné!

Cependant son Dauphin d'une vîtesse prompte
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte;
Et, suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommés ourdira son histoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main qui vengera nos pertes
L'Espagne pleurera ses provinces désertes,
Ses châteaux abattus et ses camps déconfits;
Et si de nos discords l'infâme vitupere
A pu la dérober aux victoires du pere,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.

STANCES

aux dames, pour les demi-dieux marins conduits par Neptune, dans le carrousel des quatre éléments, en mars 1606.

O qu'une sagesse profonde
Aux aventures de ce monde
Préside souverainement!
Et que l'audace est mal apprise
De ceux qui font une entreprise
Sans douter de l'évènement!

Le renom que chacun admire
Du prince qui tient cet empire
Nous avoit faits ambitieux
De mériter sa bienveillance,

Et donner à notre vaillance
Le témoignage de ses yeux.

Nos forces, par-tout reconnues,
Faisoient monter jusques aux nues
Les desseins de nos vanités;
Et voici qu'avecque des charmes
Un enfant qui n'avoit point d'armes
Nous a ravi nos libertés.

Belles merveilles de la terre,
Doux sujets de paix et de guerre,
Pouvons-nous avecque raison
Ne bénir pas les destinées
Par qui nos ames enchaînées
Servent en si belle prison?

L'aise nouveau de cette vie
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez nous,
Soit notre gloire ou notre honte,
Neptune peut bien faire compte
De nous laisser avecque vous.

Nous savons quelle obéissance
Nous oblige notre naissance
De porter à sa royauté;
Mais est-il ni crime ni blâme
Dont vous ne dispensiez une ame
Qui dépend de votre beauté?

Qu'il s'en aille à ses Néréides
Dedans ses cavernes humides,
Et vive misérablement
Confiné parmi ses tempêtes;
Quant à nous, étant où vous êtes,
Nous sommes en notre élément.

STANCES

pour M. le duc de Bellegarde, à une femme qui s'étoit imaginée qu'il étoit amoureux d'elle.

1606.

Philis, qui me voit le teint blême,
Les sens ravis hors de moi-même,
Et les yeux trempés tout le jour,
Cherchant la cause de ma peine,
Se figure, taut elle est vaiue,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je suis marri que la colere
Me porte jusqu'à lui déplaire;
Mais pourquoi ne m'est-il permis
De lui dire qu'elle s'abuse,
Puisqu'à ma honte elle s'accuse
De ce qu'elle n'a point commis?

En quelle école nompareille
Auroit-elle appris la merveille
De si bien charmer ses appas,
Que je pusse la trouver belle,
Pâlir, languir, transir pour elle,
Et ne m'en appercevoir pas?

O qu'il me seroit desirable
Que je ne fusse misérable
Que pour être dans sa prison!
Mon mal ne m'étonneroit gueres,

Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneroient la guérison.

Mais, ô rigoureuse aventure!
Un chef-d'œuvre de la nature
Au lieu du monde le plus beau
Tient ma liberté si bien close,
Que le mieux que je m'en propose,
C'est d'en sortir par le tombeau.

Pauvre Philis mal avisée,
Cessez de servir de risée,
Et souffrez que la vérité
Vous témoigne votre ignorance,
Afin que, perdant l'espérance,
Vous perdiez la témérité.

C'est de Glycere que procedent
Tous les ennuis qui me possedent,
Sans remede et sans reconfort.
Glycere fait mes destinées;
Et, comme il lui plaît, mes années
Sont ou près ou loin de la mort.

C'est bien un courage de glace
Où la pitié n'a point de place,
Et que rien ne peut émouvoir;
Mais quelque défaut que j'y blâme,
Je ne puis l'ôter de mon ame,
Non plus que vous y recevoir.

STANCES

pour la vicomtesse d'Auchy.

1608.

Laisse-moi, raison importune,
Cesse d'affliger mon repos,
En me faisant mal-à-propos
Désespérer de ma fortune ;
Tu perds temps de me secourir,
Puisque je ne veux point guérir.

Si l'amour en tout son empire,
Au jugement des beaux esprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je soupire,
D'où vient que tu me veux ravir
L'aise que j'ai de la servir?

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur?
Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire et nette comme ses yeux?

Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens,
Soit que sa voix de ses accents
Frappe les cœurs par les oreilles,
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne la peut assez louer?

Tout ce que d'elle on me peut dire,
C'est que son trop chaste penser,
Ingrat à me récompenser,
Se moquera de mon martyre ;
Supplice qui jamais ne faut
Aux desirs qui volent trop haut.

Je l'accorde, il est véritable;
Je devois bien moins desirer:
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas:
Un bien sans mal ne me plaît pas.

Je me rends donc sans résistance
A la merci d'elle et du sort;
Aussi-bien par la seule mort
Se doit faire la pénitence
D'avoir osé délibérer
Si je la devois adorer.

STANCES

sur l'éloignement prochain de la comtesse de la Roche, ou de la vicomtesse d'Auchy.

1608.

Le dernier de mes jours est dessus l'horizon;
Celle dont mes ennuis avoient leur guérison
S'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes.
Je fais ce que je puis, l'en pensant divertir:
Mais tout m'est inutile, et semble que mes larmes
Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux, à qui le ciel et mon consentement,
Pour me combler de gloire, ont donné justement
Dessus mes volontés un empire suprême,
Que ce coup m'est sensible! et que tout à loisir
Je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême
Est toujours à la fin d'un extrême plaisir!

Quel tragique succès ne dois-je redouter
Du funeste voyage où vous m'allez ôter
Pour un terme si long tant d'aimables délices,
Puisque, votre présence étant mon élément,
Je pense être aux enfers et souffrir leurs supplices,
Lorsque je m'en sépare une heure seulement!

Au moins si je voyois cette fiere beauté
Préparant son départ cacher sa cruauté
Dessous quelque tristesse ou feinte ou véritable;
L'espoir qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur la rendroit supportable,
Et me consoleroit jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait desirer?
Avec quelle raison me puis-je figurer
Que cette ame de roche une grace m'octroie,
Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi,
Son humeur se dispose à vouloir que je croie
Qu'elle a compassion de s'éloigner de moi?

Puis étant son mérite infini comme il est,
Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît,
Quelques lois qu'elle fasse et quoi qu'il m'en avienne,
Sans faire cette injure à mon affection,
D'appeler sa douleur au secours de la mienne,
Et chercher mon repos en son affliction?

Non, non: qu'elle s'en aille à son contentement,

Ou dure, ou pitoyable, il n'importe comment;
Je n'ai point d'autre vœu qne ce qu'elle sonhaite:
Et quand de mes souhaits je n'aurois jamais rien,
Le sort en est jeté, l'entreprise en est faite,
Je ne saurois brûler d'antre feu que le sien.

Je ne ressemble point à ces foibles esprits
Qui, bientôt délivrés comme ils sont bientôt pris,
En lenr fidélité n'ont rien que du langage:
Tonte sorte d'objets les touche également:
Quant à moi, je dispnte avant que je m'engage;
Mais quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

STANCES

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI,

pour M le duc de Bellegarde.

1608.

Dure contrainte de partir,
A quoi je ne puis consentir,
Et dont je ne m'ose défendre,
Qne ta riguenr a de pouvoir!
Et qne tu me fais bien apprendre
Quel tyran c'est que le devoir!

J'aurai donc nommé ces beaux yenx
Tant de fois mes rois et mes dieux,
Ponr aujourd'hui n'en tenir compte,
Et permettre qu'à l'avenir
On lenr impute cette honte
De ne m'avoir su retenir!

Ils auront donc ce déplaisir,
Que je meure après un desir
Où la vanité me convie;
Et qu'ayant juré si souvent
D'être auprès d'eux toute ma vie,
Mes serments s'en aillent au vent!

Vraiment je puis bien avouer
Que j'aurois tort de me louer
Par-dessus le reste des hommes;
Je n'ai point d'autre qualité
Que celle du siecle où nous sommes,
La fraude et l'infidélité.

Mais à quoi tendent ces discours,
O beauté qui de mes amours
Etes le port et le naufrage?
Ce que je dis contre ma foi,
N'est-ce pas un vrai témoignage
Que je suis déja hors de moi?

Votre esprit, de qui la beauté
Dans la plus sombre obscurité
Se fait une insensible voie,
Ne vous laisse pas ignorer
Que c'est le comble de ma joie
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrois-je n'obéir pas
Au destin, de qui le compas
Marque à chacun son aventure,
Puisqu'en leur propre adversité
Les Dieux, tout-puissants de nature,
Cedent à la nécessité?

Pour le moins j'ai ce reconfort,

Que les derniers traits de la mort
Sont peints en mon visage blême,
Et font voir assez clair à tous
Que c'est m'arracher à moi-même
Que de me séparer de vous.

Un lâche espoir de revenir
Tâche en vain de m'entretenir :
Ce qu'il me propose m'irrite ;
Et mes vœux n'auront point de lieu,
Si par le trépas je n'évite
La douleur de vous dire adieu.

STANCES

de la Renommée au roi Henri le Grand, dans le ballet de la reine, dansé au mois de mars 1609.

PLEINE de langues et de voix,
O Roi, le miracle des rois,
Je viens de voir toute la terre,
Et publier en ses deux bouts
Que pour la paix ni pour la guerre
Il n'est rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ai donné
Un renom qui n'est terminé
Ni de fleuve ni de montagne ;
Et par lui j'ai fait desirer
A la troupe que j'accompagne
De vous voir et vous adorer.

Ce sont douze rares beautés,

Qui de si dignes qualités
Tirent un cœur à leur service,
Que leur souhaiter plus d'appas,
C'est vouloir avec injustice
Ce que les cieux ne peuvent pas.

L'Orient, qui de leurs aïeux
Sait les titres ambitieux,
Donne à leur sang un avantage
Qu'on ne leur peut faire quitter
Sans être issu du parentage
Ou de vous ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de trésors
Est en elles sans artifice;
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroître leur prix.

Elles souffrent bien que l'Amour
Par elles fasse chaque jour
Nouvelle preuve de ses charmes;
Mais sitôt qu'il les veut toucher,
Il reconnoît qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne fassent reboucher.

Loin des vaines impressions
De toutes folles passions
La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la cour leur fait des lois
Que Diane auroit peine à suivre,
Au plus grand silence des bois.

Une reine qui les conduit
De tant de merveilles reluit,

Que le soleil, qui tout surmonte,
Quand même il est plus flamboyant,
S'il étoit sensible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Aussi le temps a beau courir,
Je la ferai toujours fleurir
Au rang des choses éternelles;
Et non moins que les immortels,
Tant que mon dos aura des ailes,
Son image aura des autels.

Grand Roi, faites-leur bon accueil;
Louez leur magnanime orgueil
Que vous seul ayez fait ployable;
Et vous acquérez sagement,
Afin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Jusqu'ici vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux:
Mais quelles ames si farouches
Oseront douter de ma foi,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moi?

STANCES

pour Henri le Grand, sous le nom d'Alcandre, au sujet de l'absence de la princesse de Condé, sous le nom d'Oranthe.

1609.

Donc cette merveille des cieux,
Pour ce qu'elle est chere à mes yeux,
En sera toujours éloignée!
Et mon impatiente amour,
Par tant de larmes témoignée,
N'obtiendra jamais son retour!

Mes vœux donc ne servent de rien!
Les Dieux, ennemis de mon bien,
Ne veulent plus que je la voie!
Et semble que les rechercher
De me permettre cette joie
Les invite à me l'empêcher!

O beauté, reine des beautés,
Seule de qui les volontés
Président à ma destinée,
Pourquoi n'est comme la Toison
Votre conquête abandonnée
A l'effort de quelque Jason?

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monstres nouveaux,
Et quelle puissance de charmes
Garderoit que jusqu'aux enfers

Je n'allasse avecque mes armes
Rompre vos chaînes et vos fers ?

N'ai-je pas le cœur aussi haut,
Et pour oser tout ce qu'il faut
Un aussi grand desir de gloire,
Que j'avois lorsque je couvri
D'exploits d'éternelle mémoire
Les plaines d'Arques et d'Ivry ?

Mais quoi! ces lois dont la rigueur
Retient mes souhaits en langueur
Regnent avec un tel empire,
Que, si le ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je desire,
Ce n'est rien que de pouvoir tout.

Je ne veux point, en me flattant,
Croire que le sort inconstant
De ces tempêtes me délivre;
Quelque espoir qui se puisse offrir,
Il faut que je cesse de vivre,
Si je veux cesser de souffrir.

Arriere donc ces vains discours,
Qu'après les nuits viennent les jours,
Et le repos après l'orage.
Autre sorte de reconfort
Ne me satisfait le courage,
Que de me résoudre à la mort.

C'est là que de tout mon tourment
Se bornera le sentiment;
Ma foi seule, aussi pure et belle,
Comme le sujet en est beau,
Sera ma compagne éternelle,
Et me suivra dans le tombeau.

Ainsi d'une mourante voix
Alcandre, au silence des bois,
Témoignoit ses vives atteintes ;
Et son visage sans couleur
Faisoit connoître que ses plaintes
Etoient moindres que sa douleur.

Oranthe, qui par les zéphyrs
Reçut les funestes soupirs
D'une passion si fidele,
Le cœur outré de même ennui,
Jura que, s'il mouroit pour elle,
Elle mourroit avecque lui.

STANCES

pour Alcandre, sur le même sujet que les précédentes.

1609.

Quelque ennui donc qu'en cette absence
Avec une injuste licence
Le Destin me fasse endurer,
Ma peine lui semble petite
Si chaque jour il ne l'irrite
D'un nouveau sujet de pleurer!

Paroles que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage,
C'est aujourd'hui votre saison;
Faites-vous ouïr en ma plainte:
Jamais l'ame n'est bien atteinte,
Quand on parle avecque raison.

O fureurs dont même les Scythes
N'useroient pas vers des mérites
Qui n'ont rien de pareil à soi!
Madame est captive; et son crime
C'est que je l'aime, et qu'on estime
Qu'elle en fait de même de moi.

Rocher où mes inquiétudes
Viennent chercher les solitudes
Pour blasphêmer contre le sort,
Quoiqu'insensibles aux tempêtes,
Je suis plus rocher que vous n'êtes
De le voir et n'être pas mort.

Assez de preuves à la guerre,
D'un bout à l'autre de la terre,
Ont fait paroître ma valeur;
Ici je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur.

Quelquefois les Dieux pitoyables
Terminent des maux incroyables:
Mais, en un lieu que tant d'appas
Exposent à la jalousie,
Ne seroit-ce pas frénésie
De ne les en soupçonner pas?

Qui ne sait combien de mortelles
Les ont fait soupirer pour elles,
Et, d'un conseil audacieux,
En bergers, bêtes et satyres,
Afin d'appaiser leurs martyres,
Les ont fait descendre des cieux?

Non, non; si je veux un remede,

C'est de moi qu'il faut qu'il procede,
Sans les importuner de rien:
J'ai su faire la délivrance
Du malheur de toute la France;
Je la saurai faire du mien.

Hâtons donc ce fatal ouvrage;
Trouvons le salut au naufrage;
Et multiplions dans les bois
Les herbes dont les feuilles peintes
Gardent les sanglantes empreintes
De la fin tragique des rois.

Pour le moins, la haine et l'envie
Ayant leur rigueur assouvie,
Quand j'aurai clos mon dernier jour,
Oranthe sera sans alarmes,
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots tombant sur la place,
Transi d'une mortelle glace,
Alcandre cessa de parler;
La nuit assiégea ses prunelles;
Et son ame, étendant les ailes,
Fut toute prête à s'envoler.

Que fais-tu, monarque adorable,
Lui dit un démon favorable?
En quels termes te réduis-tu?
Veux-tu succomber à l'orage,
Et laisser perdre à ton courage
Le nom qu'il a pour sa vertu?

N'en doute point, quoi qu'il avienne,
La belle Oranthe sera tienne;

C'est chose qui ne peut faillir.
Le temps adoucira les choses,
Et tous deux vous aurez des roses
Plus que vous n'en sauriez cueillir.

STANCES.

Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse.

1609.

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses !
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort !
Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire !
Et qu'il est mal-aisé de vivre en ton empire,
Sans desirer la mort !

Je sers, je le confesse, une jeune merveille,
En rares qualités à nulle autre pareille,
Seule semblable à soi ;
Et, sans faire le vain, mon aventure est telle
Que de la même ardeur que je brûle pour elle
Elle brûle pour moi.

Mais parmi tout cet heur, ô dure destinée,
Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée,
Sens-je me dévorer !
Et ce que je supporte avecque patience,
Ai-je quelque ennemi, s'il n'est sans conscience,
Qui le vît sans pleurer ?

La mer a moins de vents qui ses vagues irritent,
Que je n'ai de pensers qui tous me sollicitent

D'un funeste dessein;
Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre;
Et si l'enfer est fable au centre de la terre,
Il est vrai dans mon sein.

Depuis que le soleil est dessus l'hémisphere,
Qu'il monte ou qu'il descend, il ne me voit rien faire
Que plaindre et soupirer.
Des autres actions j'ai perdu la coutume;
Et ce qui s'offre à moi, s'il n'a de l'amertume,
Je ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive, et que par le silence
Qui fait des bruits du jour cesser la violence
L'esprit est relâché,
Je vois de tous côtés sur la terre et sur l'onde
Les pavots qu'elle seme assoupir tout le monde,
Et n'en suis point touché.

S'il m'avient quelquefois de clorre les paupieres
Aussitôt ma douleur en nouvelles manieres
Fait de nouveaux efforts;
Et de quelque souci qu'en veillant je me ronge,
Il ne me trouble point comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

Tantôt cette beauté, dont ma flamme est le crime,
M'apparoît à l'autel, où, comme une victime,
On la veut égorger.
Tantôt je me la vois d'un pirate ravie;
Et tantôt la fortune abandonne sa vie
A quelque autre danger.

En ces extrémités la pauvrette s'écrie:
Alcandre, mon Alcandre, ôte-moi, je te prie,
Du malheur où je suis!

La fureur me saisit, je mets la main aux armes :
Mais son destin m'arrête; et lui donner des larmes,
C'est tout ce que je puis.

Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure
Pour une affection que je veux qui me dure
Au-delà du trépas.
Tout ce qui me la blâme offense mon oreille;
Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas.

On me dit qu'à la fin toute chose se change,
Et qu'avecque le temps les beaux yeux de mon ange
Reviendront m'éclairer.
Mais voyant tous les jours ses chaînes se restreindre,
Désolé que je suis, que ne dois-je point craindre ?
Ou que puis-je espérer ?

Non, non, je veux mourir; la raison m'y convie;
Aussi bien le sujet qui m'en donne l'envie
Ne peut être plus beau;
Et le sort, qui détruit tout ce que je consulte,
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainsi le grand Alcandre aux campagnes de Seine
Faisoit, loin de témoins, le récit de sa peine,
Et se fondoit en pleurs.
Le fleuve en fut ému, ses Nymphes se cacherent,
Et l'herbe du rivage où ses larmes toucherent
Perdit toutes ses fleurs.

STANCES

pour Alcandre, au retour d'Oranthe à Fontaine-Bleau.

1609.

Revenez, mes plaisirs, ma dame est revenue;
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux,
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnue,
Ont eu grace des cieux.

Les voici de retour ces astres adorables
Où prend mon océan son flux et son reflux;
Soucis, retirez-vous; cherchez les misérables;
Je ne vous connois plus.

Peut-on voir ce miracle où le soin de nature
A semé comme fleurs tant d'aimables appas,
Et ne confesser point qu'il n'est pire aventure
Que de ne la voir pas?

Certes l'autre soleil d'une erreur vagabonde
Court inutilement par ses douze maisons;
C'est elle, et non pas lui, qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Avecque sa beauté toutes beautés arrivent;
Ces déserts sont jardins de l'un à l'autre bout;
Tant l'extrême pouvoir des graces qui la suivent
Les pénetre par-tout!

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle;
L'orage en est cessé, l'air en est éclairci;

Et même ces canaux ont leur course plus belle,
Depuis qu'elle est ici.

De moi, que les respects obligent au silence,
J'ai beau me contrefaire et beau dissimuler;
Les douceurs où je nage ont une violence
Qui ne se peut celer.

Mais, ô rigueur du sort! tandis que je m'arrête
A chatouiller mon ame en ce contentement,
Je ne m'apperçois pas que le destin m'apprête
Un autre partement.

Arriere ces pensers que la crainte m'envoie;
Je ne sais que trop bien l'inconstance du sort:
Mais de m'ôter le goût d'une si chere joie,
C'est me donner la mort.

STANCES

composées en Bourgogne.

1609.

Complices de ma servitude,
Pensers, où mon inquiétude
Trouve son repos desiré,
Mes fideles amis et mes vrais secrétaires,
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires;
C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Par-tout ailleurs je suis en crainte;
Ma langue demeure contrainte;
Si je parle, c'est à regret;

Je pese mes discours, je me trouble et m'étonne,
Tant j'ai peu d'assurance à la foi de personne:
Mais à vous je suis libre, et n'ai rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
Ce que je souffre en ce voyage
Dont le ciel m'a voulu punir;
Et savez bien aussi que je ne vous demande,
Etant loin de ma dame, une grace plus grande
Que d'aimer sa mémoire et m'en entretenir.

Dites-moi donc sans artifice,
Quand je lui vouai mon service,
Faillis-je en mon élection?
N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple,
Et dont les qualités n'ont jamais eu d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection?

Au retour des saisons nouvelles,
Choisissez les fleurs les plus belles
De qui la campagne se peint;
En trouverez-vous une où le soin de nature
Ait avecque tant d'art employé sa peinture,
Qu'elle soit comparable aux roses de son teint?

Peut-on assez vanter l'ivoire
De son front, où sont en leur gloire
La douceur et la majesté;
Ses yeux, moins à des yeux qu'à des soleils semblables;
Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables,
D'où n'échappa jamais rien qu'elle ait arrêté?

Ajoutez à tous ces miracles
Sa bouche de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux trésors;
Prenez garde à ses mœurs, considérez-la toute:

Ne m'avoûrez-vous pas que vous êtes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit, ou le corps?

Mon roi, par son rare mérite,
A fait qne la terre est petite
Pour nn nom si grand que le sien ;
Mais si mes longs travaux faisoient cette conquête,
Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête,
Il n'en auroit pas un qui fût égal au mien.

Aussi quoique l'on me propose
Que l'espérance m'en est close,
Et qu'on n'en peut rien obtenir;
Puisqu'à si beau dessein mon desir me convie,
Son extrême rigueur me coûtera la vie,
Ou mon extrême foi m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flattés par un doux traitement;
Par la même raison pourquoi n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourvu que je la serve à son contentement?

Toute ma peur est que l'absence
Ne lui donne quelque licence
De tourner ailleurs ses appas;
Et qu'étant, comme elle est, d'un sexe variable,
Ma foi, qu'en me voyant elle avoit agréable,
Ne lui soit contemptible en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé;
Ses infideles flots ne sont point sans orages,
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages,
Et même dans le port on est mal assuré.

Peut-être qu'à cette même heure
Que je languis, soupire et pleure,
De tristesse me consumant,
Elle, qui n'a souci de moi ni de mes larmes,
Etale ses beautés, fait montre de ses charmes,
Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout beau, pensers mélancoliques,
Auteurs d'aventures tragiques,
De quoi m'osez-vous discourir?
Impudents boute-feux de noise et de querelle,
Ne savez-vous pas bien que je brûle pour elle,
Et que me la blâmer c'est me faire mourir?

Dites-moi qu'elle est sans reproche,
Que sa constance est une roche,
Que rien n'est égal à sa foi.
Prêchez-moi ses vertus, contez-m'en des merveilles;
C'est le seul entretien qui plaît à mes oreilles:
Mais pour en dire mal n'approchez point de moi.

STANCES

AU ROI HENRI LE GRAND,

Pour de petites Nymphes, menant l'Amour prisonnier.

1610.

A la fin tant d'amants, dont les ames blessées
Languissent nuit et jour,
Verront sur leur auteur leurs peines renversées,
Et seront consolés aux dépens de l'Amour:

Ce public ennemi, cette peste du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le maître absolu de la terre et de l'onde,
Se trouve à la merci de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépouillé de ses armes,
O roi, l'astre des rois;
Quittez votre bonté, moquez-vous de ses larmes,
Et lui faites sentir la rigueur de vos lois.

Commandez que sans grace on lui fasse justice;
Il sera mal-aisé
Que sa vaine éloquence ait assez d'artifice
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Jamais ses passions, par qui chacun soupire,
Ne nous ont fait d'ennui:
Mais c'est un bruit commun que dans tout votre empire
Il n'est point de malheur qui ne vienne de lui.

Mars, qui met sa louange à déserter la terre,
Par des meurtres épais,
N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais, sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,
Votre seule valeur,
Qui de son impudence a ressenti l'outrage,
Vous fournit-elle pas une juste douleur?

Ne mêlez rien de lâche à vos hautes pensées;
Et par quelques appas
Qu'il demande merci de ses fautes passées,
Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers admirés de l'envie
Fait l'Europe trembler;
Attachez bien ce monstre, ou le privez de vie,
Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

STANCES

sur la mort de Henri le Grand, au nom du duc de Bellegarde.

1610.

ENFIN l'ire du ciel et sa fatale envie,
Dont j'avois repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et, sans m'ôter la vie,
M'ont mis entre les morts.

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avoient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers.

Belle ame, beau patron des célestes ouvrages,
Qui fus de mon espôir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours ?

C'est bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai chacun l'estime sien :
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie
Comme elle est dans le mien ?

Ta fidele compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,

Seule de cet ennui me débat la victoire,
Et me la fait quitter.

L'image de ses pleurs, dont la source féconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Nulle heure de beau temps ses orages n'essuie,
Et sa grace divine endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la bise ou la pluie
Bat excessivement.

Quiconque approche d'elle a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste couleur;
Car, pour la consoler, que lui sauroit-on dire
En si juste douleur?

Reviens la voir, grande ame : ôte-lui cette nue
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison;
Et fais du même lieu d'où sa peine est venue
Venir sa guérison.

Bien que tout reconfort lui soit une amertume
Avec quelque douceur qu'il lui soit présenté,
Elle prendra le tien, et, selon sa coutume,
Suivra ta volonté.

Quelque soir en sa chambre apparois devant elle,
Non le sang à la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc:

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener;
Ou tel qu'à Saint-Denys, entre nos cris de joie,
Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
Je ne connois plus rien qui la puisse toucher;
Et sans doute la France aura comme Sipyle
Quelque fameux rocher.

Pour moi, dont la foiblesse à l'orage succombe,
Quand mon heur abattu pourroit se redresser,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe;
Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la destinée,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver.

Ainsi, de cette cour l'honneur et la merveille,
Alcippe soupiroit, prêt à s'évanouir.
On l'auroit consolé; mais il ferma l'oreille,
De peur de rien ouir.

STANCES

A LA REINE MARIE DE MEDICIS,

pendant sa régence.

1611.

Objet divin des ames et des yeux,
Reine, le chef-d'œuvre des cieux,
Quels doctes vers me feront avouer
Digne de te louer?

Les monts fameux des vierges que je sers

Ont-ils des fleurs en leurs déserts,
Qui, s'efforçant d'embellir ta couleur,
Ne ternissent la leur?

Le Thermodon a vu seoir autrefois
Des reines au trône des rois:
Mais que vit-il par qui soit débattu
Le prix à ta vertu?

Certes nos lis, quoique bien cultivés,
Ne s'étoient jamais élevés
Au point heureux où les destins amis
Sous ta main les ont mis.

A leur odeur l'Anglois se relâchant
Notre amitié va recherchant;
Et l'Espagnol, prodige merveilleux!
Cesse d'être orgueilleux.

De tous côtés nous regorgeons de biens;
Et qui voit l'aise où tu nous tiens
De ce vieux siecle aux fables récité
Voit la félicité.

Quelque discord murmurant bassement
Nous fit peur au commencement:
Mais sans effet presque il s'évanouit
Plutôt qu'on ne l'ouit.

Tu menaças l'orage paroissant,
Et, tout soudain obéissant,
Il disparut comme flots courroucés
Que Neptune a tancés.

Que puisses-tu, grand soleil de nos jours,
Faire sans fin le même cours,

Le soin du ciel te gardant aussi-bien
Que nous garde le tien!

Puisses-tu voir sous le bras de ton fils
Trébucher les murs de Memphis,
Et de Marseille au rivage de Tyr
Son empire aboutir!

Les vœux sont grands : mais avecque raison
Que ne peut l'ardente oraison!
Et, sans flatter, ne sers-tu pas les Dieux
Assez pour avoir mieux?

STANCES

chantées par les Sibylles, le premier jour des fêtes du camp de la Place royale, données les 5, 6 et 7 avril 1612, pour la publication des mariages arrêtés du roi Louis XIII avec l'infante d'Espagne Anne d'Autriche; et de madame Elisabeth, sœur de ce roi, avec le prince, depuis roi d'Espagne, Philippe IV.

1612.

LA SIBYLLE PERSIQUE.

Pour la reine.

Que Bellone et Mars se détachent,
Et de leurs cavernes arrachent
Tous les vents des séditions;
La France est hors de leur furie,
Tant qu'elle aura pour alcyons
L'heur et la vertu de Marie.

LA SIBYLLE LIBYQUE.

Pour la reine.

Cesse, Pô, d'abuser le monde:
Il est temps d'ôter à ton onde
Sa fabuleuse royauté.
L'Arne, sans en faire autres preuves,
Ayant produit cette beauté,
S'est acquis l'empire des fleuves.

LA SIBYLLE DELPHIQUE.

Sur le double mariage.

La France à l'Espagne s'allie;
Leur discorde est ensevelie,
Et tous leurs orages finis.
Armes du reste de la terre,
Contre ces deux peuples unis
Qu'êtes-vous que paille et que verre?

LA SIBYLLE CUMÉE.

Sur le même sujet.

Arriere ces plaintes communes
Que les plus durables fortunes
Passent du jour au lendemain;
Les nœuds de ces grands hyménées
Sont ils pas de la propre main
De ceux qui font les destinées?

LA SIBYLLE ÉRYTHRÉE.

Sur le même sujet.

Taisez-vous, funestes langages,
Qui jamais ne faites présages
Où quelque malheur ne soit joint;

La Discorde ici n'est mêlée,
Et Thétis n'y soupire point
Pour avoir épousé Pélée.

LA SIBYLLE SAMIENNE.

Au roi.

Roi que tout bonheur accompagne,
Vois partir du côté d'Espagne
Un Soleil qui te vient chercher.
O vraiment divine aventure,
Que ton respect fasse marcher
Les astres contre leur nature!

LA SIBYLLE CUMANE.

Au roi.

O que l'heur de tes destinées
Poussera tes jeunes années
A de magnanimes soucis!
Et combien te verront répandre
De sang des peuples circoncis
Les flots qui noyerent Léandre!

LA SIBYLLE HELLESPONTIQUE.

Au roi.

Soit que le Danube t'arrête,
Soit que l'Euphrate à sa conquête
Te fasse tourner ton desir;
Trouveras-tu quelque puissance
A qui tu ne fasses choisir
Ou la mort, ou l'obéissance?

LA SIBYLLE PHRYGIENNE.

A la reine.

Courage, Reine sans pareille,
L'esprit sacré qui te conseille
Est ferme en ce qu'il a promis.
Acheve, et que rien ne t'arrête;
Le ciel tient pour ses ennemis
Les ennemis de cette fête.

LA SIBYLLE TIBURTINE.

A la reine.

Sous ta bonté s'en va renaître
Le siecle où Saturne fut maître;
Thémis les vices détruira;
L'Honneur ouvrira son école;
Et dans Seine et Marne luira
Même sablon que dans Pactole.

STANCES

chantées à la suite des précédentes par une Sibylle, au nom de tous les François.

1612.

Donc après un si long séjour,
Fleurs de lis, voici le retour
De vos aventures prosperes;
Et vous allez être à nos yeux
Fraîches comme aux yeux de nos peres,
Lorsque vous tombâtes des cieux.

A ce coup s'en vont les Destins
Entre les jeux et les festins
Nous faire couler nos années,
Et commencer une saison
Où nulles funestes journées
Ne verront jamais l'horizon.

Ce n'est plus comme auparavant,
Que, si l'Aurore en se levant
D'aventure nous voyoit rire,
On se pouvoit bien assurer,
Tant la Fortune avoit d'empire,
Que le soir nous verroit pleurer.

De toutes parts sont éclaircis
Les nuages de nos soucis;
La sûreté chasse les craintes;
Et la Discorde, sans flambeau,
Laisse mettre avecque nos plaintes
Tous nos soupçons dans le tombeau.

O qu'il nous eût coûté de morts,
O que la France eût fait d'efforts,
Avant que d'avoir par les armes
Tant de provinces qu'en un jour,
Belle Reine, avecque vos charmes
Vous nous acquérez par amour!

Qui pouvoit, sinon vos bontés,
Faire à des peuples indomtés
Laisser leurs haines obstinées,
Pour jurer solemnellement,
En la main de deux Hyménées,
D'être amis éternellement?

Fleur des beautés et des vertus

Après nos malheurs abattus
D'une si parfaite victoire,
Quel marbre à la postérité
Fera paroître votre gloire
Au lustre qu'elle a mérité?

Non, non, malgré les envieux,
La raison veut qu'entre les Dieux
Votre image soit adorée;
Et qu'aidant comme eux aux mortels,
Lorsque vous serez implorée,
Comme eux vous ayez des autels.

Nos fastes sont pleins de lauriers
De toute sorte de guerriers :
Mais, hors de toute flatterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait Marie
Pour le salut des fleurs de lis?

COUPLET

chanté par toutes les Sibylles, à la suite des deux pieces précédentes.

1612.

A ce coup la France est guérie :
Peuples, fatalement sauvés,
Payez les vœux que vous devez
A la sagesse de Marie.

FRAGMENT

au sujet de la guerre des princes.

1614.

. . . .

Allez à la malheure, allez, ames tragiques,
Qui fondez votre gloire aux miseres publiques,
Et dont l'orgueil ne connoît point de lois;
Les fléaux de la France et les pestes du monde.
Jamais pas un de vous ne reverra mon onde;
Regardez-la pour la derniere fois.

STANCES.

PARAPHRASE DU PSAUME CXXVIII,

au nom du roi Louis XIII, à l'occasion de la premiere guerre des princes.

1614.

Les funestes complots des ames forcenées
Qui pensoient triompher de mes jeunes années
Ont d'un commun assaut mon repos offensé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avoit de pire;
Certes, je le puis dire:
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étois dans leurs filets, c'étoit fait de ma vie;
Leur funeste rigueur, qui l'avoit poursuivie,
Méprisoit le conseil de revenir à soi;
Et le coutre aiguisé s'imprime sur la terre
Moins avant que leur guerre
N'espéroit imprimer ses outrages sur moi.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,
Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,
A selon mes souhaits terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piege; et de quelque artifice
Qu'ait usé leur malice,
Ses mains, qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchants est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison.
On la voit seche et morte aussitôt qu'elle est née;
Et vivre une journée
Est réputé pour elle une longue saison.

Bien est-il mal-aisé que l'injuste licence
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence
En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer :
Mais tout incontinent leur bonheur se retire,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence avoit fait soupirer.

FRAGMENT

au sujet de la même guerre

1614.

. . . .

O toi qui d'un clin d'œil sur la terre et sur l'onde
Fais trembler tout le monde,
Dieu, qui toujours es bon et toujours l'as été,
Verras-tu concerter à ces ames tragiques
Leurs funestes pratiques?
Ne tonneras-tu point sur leur impiété?

Tu vois en quel état est aujourd'hui la France,
Hors d'humaine espérance.
Les peuples les plus fiers du couchant et du nord
Ou sont alliés d'elle, ou recherchent de l'être;
Et ceux qu'elle a fait naître
Tournent tous leurs conseils pour lui donner la mort!

FRAGMENT

sur le même sujet.

1614.

. . . .

Ames pleines de vent, que la rage a blessées,
Connoissez votre faute, et bornez vos pensées

En un juste compas;
Attachez votre espoir à de moindres conquêtes :
Briare avoit cent mains, Typhon avoit cent têtes,
Et ce que vous tentez leur coûta le trépas.

Soucis, retirez-vous; faites place à la joie,
Misérable douleur dont nous sommes la proie;
Nos vœux sont exaucés.
Les vertus de la reine et les bontés célestes
Ont fait évanouir ces orages funestes,
Et dissipé les vents qui nous ont menacés.

STANCES.

Récit d'un berger au ballet du Triomphe de Pallas, où madame Elisabeth, princesse d'Espagne, représentoit Pallas. Ce ballet fut exécuté le 19 mars 1615 dans la grande salle de Bourbon, lorsque Louis XIII et la reine sa mere se disposoient à partir pour aller conduire cette princesse et recevoir en même temps l'infante Anne d'Autriche que le roi devoit épouser.

1615.

Houlette de Louis, houlette de Marie,
Dont le fatal appui met notre bergerie
Hors du pouvoir des loups,
Vous placer dans les cieux en la même contrée
Des balances d'Astrée,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous?

Vos pénibles travaux sans qui nos pâturages,
Battus depuis cinq ans de grêles et d'orages,
S'en alloient désolés,

Sont-ce pas des effets que même en Arcadie,
Quoi que la Grece die,
Les plus fameux pasteurs n'ont jamais égalés?

Voyez des bords de Loire et des bords de Garonne,
Jusques à ce rivage où Thétis se couronne
De bouquets d'orangers,
A qui ne donnez-vous une heureuse bonace,
Loin de toute menace
Et de maux intestins et de maux étrangers?

Où ne voit-on la paix, comme un roc affermie,
Faire à nos Géryons détester l'infamie
De leurs actes sanglants;
Et la belle Cérès, en javelles féconde,
Oter à tout le monde
La peur de retourner à l'usage des glands?

Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,
Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques
De peuples réjouis;
Et, que l'astre du jour ou se leve ou se couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de Marie et le nom de Louis.

Certes une douleur quelques ames afflige
Qu'un fleuron de nos lis séparé de sa tige
Soit prêt à nous quitter:
Mais quoi qu'on nous augure et qu'on nous fasse craindre,
Elise est-elle à plaindre
D'un bien que tous nos vœux lui doivent souhaiter?

Le jeune demi-dieu qui pour elle soupire
De la fin du couchant termine son empire
En la source du jour;

Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire:
Qnelle malice noire
Peut sans aveuglement condamner leur amour?

Il est vrai qu'elle est sage, il est vrai qu'elle est belle;
Et notre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer:
Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge.
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en sa place il nous doit envoyer!

Esprits mal-avisés, qui blâmez un échange
Où se prend et se baille un ange pour un ange,
Jugez plus sainement.
Notre grande bergere a Pan qui la conseille;
Seroit-ce pas merveille
Qu'un dessein qu'elle eût fait n'eût bon évènement?

C'est en l'assemblement de ces couples célestes
Que, si nos maux passés ont laissé quelques restes,
Ils vont du tout finir.
Mopse qui nous l'assure a le don de prédire;
Et les chênes d'Epire
Savent moins qu'il ne sait les choses à venir.

Un siecle renaîtra, comblé d'heur et de joie,
Où le nombre des ans sera la seule voie
D'arriver au trépas.
Tous venins y mourront comme au temps de nos peres;
Et même les viperes
Y piqueront sans nuire, ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses;
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers;
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,

Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieux, qui de vos arrêts formez nos destinées,
Donnez un dernier terme à ces grands hyménées,
C'est trop les différer;
L'Europe les demande, accordez sa requête.
Qui verra cette fête
Pour mourir satisfait n'aura que desirer.

STANCES

sur le mariage du roi Louis XIII avec Anne d'Autriche infante d'Espagne.

1615.

Mopse, entre les devins l'Apollon de cet âge,
Avoit toujours fait espérer
Qu'un soleil qui naîtroit sur les rives du Tage
En la terre du lis nous viendroit éclairer.

Cette prédiction sembloit une aventure
Contre le sens et le discours,
N'étant pas convenable aux regles de nature
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.

Anne, qui de Madrid fut l'unique miracle,
Maintenant l'aise de nos yeux,
Au sein de notre Mars satisfait à l oracle,
Et dégage envers nous la promesse des cieux.

Bien est-elle un soleil; et ses yeux adorables,
Déja vus de tout l'horizon,

Font croire que nos maux seront maux incurables
Si d'un si beau remede ils n'ont leur guérison.

Quoi que l'esprit y cherche, il n'y voit que des chaînes
Qui le captivent à ses lois.
Certes, c'est à l'Espagne à produire des reines,
Comme c'est à la France à produire des rois.

Heureux couple d'amants, notre grande Marie
A pour vous combattu le sort;
Elle a forcé les vents, et domté leur furie:
C'est à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les, beaux esprits, et donnez connoissance,
En l'excès de votre plaisir,
Qu'à des cœurs bien touchés tarder la jouissance,
C'est infailliblement leur croître le desir.

Les fleurs de votre amour, dignes de leur racine,
Montrent un grand commencement:
Mais il faut passer outre, et des fruits de Lucine
Faire avoir à nos vœux leur accomplissement.

Réservez le repos à ces vieilles années
Par qui le sang est refroidi.
Tout le plaisir des jours est en leurs matinées:
La nuit est déja proche à qui passe midi.

STANCES

pour M. le duc de Bellegarde, sur la guérison
de Chrysante.

1616.

Les destins sont vaincns, et le flnx de mes larmes
De lenr main insolente a fait tomber les armes;
Amour en ce combat a reconnn ma foi:
Lanriers, conronnez-moi.

Quel penser agréable a soulagé mes plaintes,
Qnelle henre de repos a diverti mes craintes,
Tant qne dn cher objet en mon ame adoré
Le péril a duré?

J'ai toujours vu ma dame avoir toutes les marqnes
De n'être point sujette à l'ontrage des Parques:
Mais quel espoir de bien, en l'excès de ma peur,
N'estimois-je trompenr?

Aujonrd'hui c'en est fait, elle est toute guérie;
Et les soleils d'avril, peignant nne prairie,
En lenrs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
Son teint renouvelé.

Je ne la vis jamais si fraîche ni si belle;
Jamais de si bon cœnr je ne brûlai pour elle;
Et ne pensai jamais avoir tant de raison
De bénir ma prison.

Dieux, dont la providence et les mains souveraines,

Terminant sa langueur, ont mis fin à mes peines,
Vous saurois-je payer avec assez d'encens
L'aise que je ressens?

Après une faveur si visible et si grande,
Je n'ai plus à vous faire aucune autre demande;
Vous m'avez tout donné, redonnant à mes yeux
Ce chef-d'œuvre des cieux.

Certes, vous êtes bons: et combien que nos crimes
Vous donnent quelquefois des courroux légitimes,
Quand des cœurs bien touchés vous demandent secours,
Ils l'obtiennent toujours.

Continuez, grands dieux; et ne faites pas dire,
Ou que rien ici bas ne connoît votre empire,
Ou qu'aux occasions les plus dignes de soins
Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées,
Soient toujours de nectar nos rivieres comblées;
Si Chrysante ne vit et ne se porte bien,
Nous ne vous devons rien.

STANCES.

Fragment d'une prophétie du dieu de la Seine contre le maréchal d'Ancre.

1617.

. . . .

Va-t'en à la malheure, excrément de la terre,
Monstre qui dans la paix fais les maux de la guerre,

Et dont l'orgueil ne connoît point de lois.
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare,
Tes jours sont à leur fin, ta chûte se prépare:
Regarde-moi pour la derniere fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes et rois ait osé défier:
La fortune t'appelle au rang de ses victimes;
Et le ciel, accusé de supporter tes crimes,
Est résolu de se justifier.

STANCES

Pour le comte de Charni, qui recherchoit en mariage mademoiselle de Castille, qu'il épousa en 1620.

1619.

Enfin ma patience et les soins que j'ai pris
Ont, selon mes souhaits, adouci les esprits
Dont l'injuste rigueur si long-temps m'a fait plaindre.
Cessons de soupirer:
Graces à mon destin, je n'ai plus rien à craindre,
Et puis tout espérer.

Soit qu'étant le soleil dont je suis enflammé
Le plus aimable objet qui jamais fut aimé,
On ne m'ait pu nier qu'il ne fût adorable,
Soit que d'un oppressé
Le droit bien reconnu soit toujours favorable,
Les Dieux m'ont exaucé.

Naguere que j'oyois la tempête souffler,

Que je voyois la vague en montagne s'enfler,
Et Neptune à mes cris faire la sourde oreille,
A-peu-près englouti,
Eussé-je osé prétendre à l'heureuse merveille
D'en être garanti ?

Contre mon jugement les orages cessés
Ont des calmes si doux en leur place laissés,
Qu'aujourd'hui ma fortune a l'empire de l'onde;
Et je vois sur le bord
Un ange, dont la grace est la gloire du monde,
Qui m'assure du port.

Certes, c'est lâchement qu'un tas de médisants,
Imputant à l'amour qu'il abuse nos ans,
De frivoles soupçons nos courages étonnent;
Tous ceux à qui déplaît
L'agréable tourment que ses flammes nous donnent
Ne savent ce qu'il est.

S'il a de l'amertume à son commencement,
Pourvu qu'à mon exemple on souffre doucement,
Et qu'aux appas du change une ame ne s'envole,
On se peut assurer
Qu'il est maître équitable, et qu'enfin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.

STANCES SPIRITUELLES.

1619.

Louez Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains,

Mais pour ce que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautés qui reluisent au monde
Sont des ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est une source générale
Toujours prête à nous arroser.
L'aurore et l'occident s'abreuvent en sa course;
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse;
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons;
Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,
Donne aux prés la verdure, et couvre les campagnes
De vendanges et de moissons?

Il est bien dur à sa justice
De voir l'impudente malice
Dont nous l'offensons chaque jour:
Mais, comme notre pere, il excuse nos crimes;
Et même ses courroux, tant soient-ils légitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passageres,
Tenant de nos humeurs légeres,
Se font vieilles en un moment;
Quelque nouveau desir comme un vent les emporte:
La sienne, toujours ferme et toujours d'une sorte
Se conserve éternellement.

STANCES

A M. LE PREMIER PRESIDENT DE VERDUN,

pour le consoler de la mort de sa premiere femme.

1621 ou 1622.

Sacré ministre de Thémis,
Verdun, en qui le ciel a mis
Une sagesse non commnne,
Sera-ce pour jamais qne ton cœur abattu
Laissera sous une infortune,
Au mépris de ta gloire, accabler ta vertu?

Toi de qui les avis prudents
En tonte sorte d'accidents
Sont loués même de l'envie,
Perdras-tu la raison jusqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'ame à force de pleurer?

Tel qu'an soir on voit le soleil
Se jeter aux bras du sommeil,
Tel au matin il sort de l'onde.
Les affaires de l'homme ont un autre destin:
Après qu'il est parti du monde,
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin.

Jupiter, ami des mortels,
Ne rejette de ses autels
Ni requêtes ni sacrifices:
Il reçoit en ses bras ceux qu'il a menacés;

Et qui s'est nettoyé de vices
Ne lui fait point de vœux qui ne soient exaucés.

Neptune en la fureur des flots,
Invoqué par les matelots,
Remet l'espoir en leurs courages;
Et ce pouvoir si grand dont il est renommé
N'est connu que par les naufrages
Dont il a garanti ceux qui l'ont réclamé.

Pluton est seul entre les Dieux
Dénué d'oreilles et d'yeux
A quiconque le sollicite:
Il dévore sa proie aussitôt qu'il la prend;
Et, quoi qu'on lise d'Hippolyte,
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rend.

S'il étoit vrai que la pitié
De voir un excès d'amitié
Lui fit faire ce qu'on desire,
Qui devoit le fléchir avec plus de couleur
Que ce fameux joueur de lyre
Qui fut jusqu'aux enfers lui montrer sa douleur?

Cependant il eut beau chanter,
Beau crier, presser et flatter,
Il s'en revint sans Eurydice;
Et la vaine faveur dont il fut obligé
Fut une si noire malice,
Qu'un absolu refus l'auroit moins affligé.

Mais quand tu pourrois obtenir
Que la mort laissât revenir
Celle dont tu pleures l'absence,
La voudrois-tu remettre en un siecle effronté
Qui, plein d'une extrême licence,

Ne feroit que troubler son extrême bonté?

Que voyons-nous que des Titans
De bras et de jambes luttants
Contre les pouvoirs légitimes;
Infâmes rejetons de ces audacieux
Qui, dédaignant les petits crimes,
Pour en faire un illustre attaquerent les cieux?

Quelle horreur de flamme et de fer
N'est éparse, comme en enfer,
Aux plus beaux lieux de cet empire?
Et les moins travaillés des injures du sort
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port?

Crois-moi, ton deuil a trop duré,
Tes plaintes ont trop murmuré;
Chasse l'ennui qui te possede,
Sans t'irriter en vain contre une adversité
Que tu sais bien qui n'a remede
Autre que d'obéir à la nécessité.

Rends à ton ame le repos
Qu'elle s'ôte mal-à-propos
Jusqu'à te dégoûter de vivre;
Et si tu n'as l'amour que chacun a pour soi,
Aime ton prince et le délivre
Du regret qu'il aura s'il est privé de toi.

Quelque jour ce jeune lion
Choquera la rebellion,
En sorte qu'il en sera maître:
Mais quiconque voit clair ne connoît-il pas bien
Que, pour l'empêcher de renaître,
Il faut que ton labeur accompagne le sien?

La Justice, le glaive en maiu,
Est un pouvoir autre qu'humain
Coutre les révoltes civiles:
Elle seule fait l'ordre; et les sceptres des rois
N'ont que des pompes inutiles,
S'ils ne sont appuyés de la force des lois.

STANCES

pour M. le comte de Soissons, à qui l'on faisoit espérer qu'il épouseroit madame Henriette Marie de France, depuis reine d'Angleterre.

1622.

NE délibérons plus, allons droit à la mort;
La tristesse m'appelle à ce dernier effort,
Et l'honneur m'y convie:
Je n'ai que trop gémi.
Si parmi taut d'euuuis j'aime encore ma vie,
Je suis mou ennemi.

O beaux yeux, beaux objets de gloire et de grandeur,
Vive source de flamme où j'ai pris uue ardeur
Qui toute autre surmonte,
Puis-je souffrir assez
Pour expier le crime et réparer la honte
De vous avoir laissés?

Quelqu'un dira pour moi que je fais mon devoir,
Et que les voloutés d'uu absolu pouvoir
Sont de justes coutraintes:
Mais à quelle autre loi

Doit nu parfait amant des respects et des craintes,
Qu'à celle de sa foi?

Quand le ciel offriroit à mes jeunes desirs
Les plus rares trésors et les plus grands plaisirs
Dont sa richesse abonde,
Que saurois-je espérer
A quoi votre présence, ô merveille du monde,
Ne soit à préférer?

On parle de l'enfer et des maux éternels
Baillés en châtiment à ces grands criminels
Dont les fables sont pleines:
Mais ce qu'ils souffrent tous,
Le souffré-je pas seul en la moindre des peines
D'être éloigné de vous?

J'ai beau par la raison exhorter mon amour
De vouloir réserver à l'aise du retour
Quelques restes de larmes;
Misérable qu'il est!
Contenter sa douleur et lui donner des armes,
C'est tout ce qui lui plaît.

Non, non; laissons-nous vaincre après tant de combats;
Allons épouvanter les ombres de là-bas
De mon visage blême;
Et, sans nous consoler,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même
A pitié de filer.

Je connois Charigene, et n'ose desirer
Qu'elle ait un sentiment qui la fasse pleurer
Dessus ma sépulture;
Mais, cela m'arrivant,

Quelle seroit ma gloire! et pour quelle aventure
Voudrois-je être vivant?

STANCES

pour une mascarade.

Ceux-ci, de qui vos yeux admirent la venue,
Pour un fameux honneur qu'ils brûlent d'acquérir,
Partis des bords lointains d'une terre inconnue,
S'en vont au gré d'Amour tout le monde courir.
Ce grand démon qui se déplaît
D'être profané comme il est,
Par eux veut repurger son temple;
Et croit qu'ils auront ce pouvoir
Que ce qu'on ne fait par devoir
On le fera par leur exemple.

Ce ne sont point esprits qu'une vague licence
Porte inconsidérés à leurs contentements;
L'or de cet âge vieil où régnoit l'innocence
N'est pas moins en leurs mœurs qu'en leurs accoutrements.
La foi, l'honneur et la raison,
Gardent la clef de leur prison;
Penser au change leur est crime;
Leurs paroles n'ont point de fard;
Et faire les choses sans art
Est l'art dont ils font plus d'estime.

Composez-vous sur eux, ames belles et hautes,
Retirez votre humeur de l'infidélité;
Lassez-vous d'abuser les jeunesses peu cautes,
Et de vous prévaloir de leur crédulité.

N'ayez jamais impression
Que d'une seule passion,
A quoi que l'espoir vous convie.
Bien aimer soit votre vrai bien;
Et, bien aimés, n'estimez rien
Si doux qu'une si douce vie.

On tient que ce plaisir est fertile de peines,
Et qu'un mauvais succès l'accompagne souvent:
Mais n'est-ce pas la loi des fortunes humaines
Qu'elles n'ont point de havre à l'abri de tout vent?
Puis cela n'avient qu'aux amours
Où les desirs, comme vautours,
Se paissent de sales rapines;
Ce qui les forme les détruit:
Celles que la vertu produit
Sont roses qui n'ont point d'épines.

STANCES.

Quoi donc! ma lâcheté sera si criminelle;
Et les vœux que j'ai faits pourront si peu sur moi,
Que je quitte ma dame, et démente la foi
Dont je lui promettois une amour éternelle?

Que ferons-nous, mon cœur? Avec quelle science
Vaincrons-nous les malheurs qui nous sont préparés?
Courrons-nous le hasard comme désespérés?
Ou nous résoudrons-nous à prendre patience?

Non, non; quelques assauts que me donne l'envie,
Et quelques vains respects qu'allegue mon devoir,

Je ne céderai point, que du même pouvoir
Dont on m'ôte ma dame on ne m'ôte la vie.

Mais où va ma fureur? quelle erreur me transporte,
De vouloir en géant aux astres commander?
Ai-je perdu l'esprit, de me persuader
Que la nécessité ne soit pas la plus forte?

Achille, à qui la Grece a donné cette marque
D'avoir eu le courage aussi haut que les cieux,
Fut en la même peine, et ne put faire mieux
Que soupirer neuf ans dans le fond d'une barque.

Je veux, du même esprit que ce miracle d'armes,
Chercher en quelque part un séjour écarté
Où ma douleur et moi soyons en liberté,
Sans que rien qui m'approche interrompe mes larmes.

Bien sera-ce à jamais renoncer à la joie
D'être sans la beauté dont l'objet m'est si doux:
Mais qui m'empêchera qu'en dépit des jaloux
Avecque le penser mon ame ne la voie?

Le temps qui toujours vole, et sous qui tout succombe,
Fléchira cependant l'injustice du sort,
Ou d'un pas insensible avancera la mort
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse;
Quelque chemin qu'il tienne, il trouve des combats:
Mais, des conditions où l'on vit ici-bas,
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.

STANCES.

PARAPHRASE D'UNE PARTIE DU PSAUME CXLV.

N'ESPÉRONS plus, mon ame, aux promesses du monde;
Sa lumiere est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre:
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux:
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere
Que cette majesté si pompeuse et si fiere
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux d'une chûte commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

FIN DU LIVRE SECOND.

POÉSIES
DE MALHERBE.

LIVRE TROISIEME.

CHANSON

faite conjointement avec la duchesse de Bellegarde et le marquis de Racan.

1606.

Qu'autres que vous soient desirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement:
Mais qu'il soit des beautés pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous votre puissance
Captive son obéissance,
Cela se peut facilement:
Mais qu'il soit une amour si forte
Que celle-là que je vous porte,
Cela ne se peut nullement.

Que le fâcheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles,
Cela se peut facilement:

Mais qu'en leur ame trouve place
Rien de si froid que votre glace,
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moi soient misérables
Par vos rigueurs inexorables,
Cela se peut facilement:
Mais que de si vives atteintes
Parte la cause de leurs plaintes,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien lorsque l'on pense
En recevoir la récompense,
Cela se peut facilement:
Mais qu'une autre foi que la mienne
N'espere rien et se maintienne,
Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaie
Quelque guérison à ma plaie,
Cela se peut facilement:
Mais que d'un si digne servage
La remontrance me dégage,
Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soient finies
Mes peines et vos tyrannies,
Cela se peut facilement:
Mais que jamais par le martyre
De vous servir je me retire,
Cela ne se peut nullement.

CHANSON

sur le départ de la vicomtesse d'Auchy.

1608.

Ils s'en vont ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux,
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux mêmes des cieux.
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

Elle s'en va cette merveille
Pour qui nuit et jour,
Quoi que la raison me conseille,
Je brûle d'amour.
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

En quel effroi de solitude
Assez écarté
Mettrai-je mon inquiétude
En sa liberté?
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

Les affligés ont en leur peine
  Recours à pleurer:
Mais quand mes yeux seroient fontaines,
  Que puis-je espérer?
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

CHANSON

pour Henri le Grand, sur la derniere absence de la princesse de Condé.

1609.

Que n'êtes-vous lassées,
  Mes tristes pensées,
De troubler ma raison,
Et faire avecque blâme
  Rebeller mon ame
Contre ma guérison!

Que ne cessent mes larmes,
  Inutiles armes!
Et que n'ôte des cieux
La fatale ordonnance
  A ma souvenance
Ce qu'elle ôte à mes yeux!

O beauté nompareille,
  Ma chere merveille,
Que le rigoureux sort
Dont vous m'êtes ravie

Aimeroit ma vie
S'il me donnoit la mort!

Quelles pointes de rage
Ne sent mon courage
De voir que le danger,
En vos ans les plus tendres,
Menace vos cendres
D'un cercueil étranger!

Je m'impose silence
En la violence
Que me fait le malheur:
Mais j'accrois mon martyre;
Et n'oser rien dire
M'est doulenr sur douleur.

Aussi suis-je un squelette;
Et la violette
Qu'un froid hors de saison,
Ou le soc, a touchée,
De ma peau séchée
Est la comparaison.

Dieux, qui les destinées
Les plus obstinées
Tournez de mal en bien,
Après tant de tempêtes
Mes justes requêtes
N'obtiendront-elles rien?

Avez-vous eu les titres
D'absolus arbitres
De l'état des mortels
Pour être inexorables
Quand les misérables

Implorent vos autels?

Mon soin n'est point de faire
  En l'autre hémisphere
Voir mes actes guerriers,
Et jusqu'aux bords de l'onde
  Où finit le monde
Acquérir des lauriers.

Deux beaux yeux sont l'empire
  Pour qui je soupire;
Sans eux rien ne m'est doux;
Donnez-moi cette joie
  Que je les revoie,
Je suis Dieu comme vous.

CHANSON.

1614.

Sus, debout, la merveille des belles!
  Allons voir sur les herbes nouvelles
Luire un émail dont la vive peinture
Défend à l'art d'imiter la nature.

  L'air est plein d'une haleine de roses,
  Tous les vents tiennent leurs bouches closes;
Et le Soleil semble sortir de l'onde
Pour quelque amour plus que pour luire au monde.

  On diroit, à lui voir sur la tête
  Ses rayons comme un chapeau de fête,
Qu'il s'en va suivre en si belle journée
Encore un coup la fille de Pénée.

Toute chose aux délices conspire,
Mettez-vous en votre humeur de rire;
Les soins profonds d'où les rides nous viennent
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud; mais un feuillage sombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre,
Où nous ferons parmi les violettes
Mépris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous sur les branches voisines
Des genêts, des houx et des épines,
Le rossignol, déployant ses merveilles,
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être à travers des fougeres
Verrons-nous, de bergers à bergeres,
Sein contre sein et bouche contre bouche,
Naître et finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'Amour est à son aise;
Il y saute, il y danse, il y baise,
Et foule aux pieds les contraintes serviles
De tant de lois qui le gênent aux villes.

O qu'un jour mon ame auroit de gloire
D'obtenir cette heureuse victoire,
Si la pitié de mes peines passées
Vous disposoit à semblables pensées!

Votre honneur, le plus vain des idoles,
Vous remplit de mensonges frivoles:
Mais quel esprit que la raison conseille,
S'il est aimé, ne rend point la pareille?

14.

CHANSON

chantée au ballet du Triomphe de Pallas.

1615.

Cette Anne si belle,
Qu'on vante si fort,
Pourquoi ne vient-elle?
Vraiment elle a tort.

Son Louis soupire
Après ses appas;
Que veut-elle dire
De ne venir pas?

S'il ne la possede
Il s'en va mourir;
Donnons-y remede,
Allons la quérir.

Assemblons, Marie,
Ses yeux à vos yeux;
Notre bergerie
N'en vaudra que mieux.

Hâtons le voyage;
Le siecle doré
En ce mariage
Nous est assuré.

CHANSON

pour M. le duc de Bellegarde, amoureux d'une dame de la plus haute condition qui fût en France, et même en Europe.

1616.

Mes yeux, vous m'êtes superflus:
Cette beauté qui m'est ravie
Fut seule ma vue et ma vie;
Je ne vois plus ni ne vis plus.
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

O qu'en ce triste éloignement,
Où la nécessité me traîne,
Les Dieux me témoignent de haine,
Et m'affligent indignement!
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelles fleches a la douleur
Dont mon ame ne soit percée?
Et quelle tragique pensée
N'est peinte en ma pâle couleur?
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Certes, où l'on peut m'écouter
J'ai des respects qui me font taire:
Mais en un réduit solitaire
Quels regrets ne fais-je éclater!

Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelle funeste liberté
Ne prennent mes pleurs et mes plaintes,
Quand je puis trouver à mes craintes
Un séjour assez écarté!
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Si mes amis ont quelque soin
De ma pitoyable aventure,
Qu'ils pensent à ma sépulture;
C'est tout ce de quoi j'ai besoin.
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

CHANSON

pour M. le duc de Bellegarde, amoureux de la même dame.

1616.

C'EST assez, mes desirs, qu'un aveugle penser
Trop peu discrètement vous ait fait adresser
Au plus haut objet de la terre;
Quittez cette poursuite, et vous ressouvenez
Qu'on ne voit jamais le tonnerre
Pardonner au dessein que vous entreprenez.

Quelque flatteur espoir qui vous tienne enchantés,
Ne connoissez-vous pas qu'en ce que vous tentez
Toute raison vous désavoue,

Et que vous allez faire un second Ixion
Cloué là-bas sur une roue
Pour avoir trop permis à son affection?

Bornez-vous, croyez-moi, dans un juste compas,
Et fnyez une mer qui ne s'irrite pas
Que le succès n'en soit fnneste.
Le calme jusqu'ici vous a trop assurés;
Si qnelque sagesse vous reste,
Connoissez le péril, et vous en retirez.

Mais, ô conseil infâme! ô profanes discours
Tenus indignement des plus dignes amonrs
Dont jamais ame fut blessée!
Quel excès de frayeur m'a su faire goûter
Cette abominable pensée
Que ce que je poursuis me peut assez coûter?

D'où s'est conlée en moi cette lâche poison
D'oser impudemment faire comparaison
De mes épines à mes roses;
Moi, de qni la fortnne est si proche des cieux,
Que je vois sous moi toutes choses,
Et tout ce que je vois n'est qu'un point à mes yeux?

Non, non, servons Chrysante; et, sans penser à moi,
Pensons à l'adorer d'une aussi ferme foi
Qne son empire est légitime.
Exposons-nous pour elle aux injures du sort;
Et, s'il faut être sa victime,
En un si beau danger moqnons-nons de la mort.

Ceux que l'opinion fait plaire aux vanités
Font dessus leurs tombeaux graver des qualités
Dont à peine un Dieu seroit digne:
Moi, pour un monument et plus grand et plns beau,

Je ne veux rien que cette ligne:
L'EXEMPLE DES AMANTS EST CLOS DANS CE TOMBEAU.

CHANSON

A LA MARQUISE DE RAMBOUILLET,

sous le nom de Rodanthe.

1622 ou 1623.

CHERE beauté que mon ame ravie
Comme son pole va regardant,
Quel astre d'ire et d'envie
Quand vous naissiez marquoit votre ascendant,
Que votre courage endurci,
Plus je le supplie, moins ait de merci?

En tous climats, voire au fond de la Thrace,
Après les neiges et les glaçons,
Le beau temps reprend sa place,
Et les étés mûrissent les moissons:
Chaque saison y fait son cours;
En vous seule on trouve qu'il gele toujours.

J'ai beau me plaindre et vous conter mes peines,
Avec prieres d'y compatir;
J'ai beau m'épuiser les veines,
Et tout mon sang en larmes convertir;
Un mal au-deçà du trépas,
Tant soit-il extrême, ne vous émeut pas.

Je sais que c'est: vous êtes offensée,
Comme d'un crime hors de raison,

Que mon ardeur insensée
En trop haut lieu borne sa guérison ;
Et voudriez bien, pour la finir,
M'ôter l'espérance de rien obtenir.

Vous vous trompez : c'est aux foibles courages
Qui toujours portent la peur au sein
De succomber aux orages,
Et se lasser d'un pénible dessein.
De moi, plus je suis combattu,
Plus ma résistance montre sa vertu.

Loin de mon front soient ces palmes communes
Où tout le monde peut aspirer ;
Loin les vulgaires fortunes,
Où ce n'est qu'un, jouir et desirer.
Mon goût cherche l'empêchement ;
Quand j'aime sans peine, j'aime lâchement.

Je connois bien que dans ce labyrinthe
Le ciel injuste m'a réservé
Tout le fiel et tout l'absynthe
Dont un amant fut jamais abreuvé :
Mais je ne m'étonne de rien ;
Je suis à Rodanthe, je veux mourir sien.

CHANSON.

C'est faussement qu'on estime
Qu'il ne soit point de beautés
Où ne se trouve le crime
De se plaire aux nouveautés.

Si ma dame avoit envie
D'aimer des objets divers,
Seroit-elle pas suivie
Des yeux de tout l'univers?

Est-il courage si brave
Qui pût avecque raison
Fuïr d'être son esclave
Et de vivre en sa prison?

Toutefois cette belle ame,
A qui l'honneur sert de loi,
Ne hait rien tant que le blâme
D'aimer un autre que moi.

Tous ces charmes de langage
Dont on s'offre à la servir
Me l'assurent davantage,
Au lieu de me la ravir.

Aussi ma gloire est si grande
D'un trésor si précieux,
Que je ne sais quelle offrande
M'en peut acquitter aux cieux.

Tout le soin qui me demeure
N'est que d'obtenir du sort
Que ce qu'elle est à cette heure
Elle soit jusqu'à la mort.

De moi, c'est chose sans doute
Que l'astre qui fait les jours
Luira dans une autre voûte
Quand j'aurai d'autres amours.

CHANSON.

Est-ce à jamais, folle Espérance,
Que tes infideles appas
Empêcheront la délivrance
Que me propose le trépas ?

La raison veut, et la nature,
Qu'après le mal vienne le bien:
Mais en ma funeste aventure
Leurs regles ne servent de rien.

C'est fait de moi, quoi que je fasse.
J'ai beau plaindre et beau soupirer,
Le seul remede en ma disgrace,
C'est qu'il n'en faut point espérer.

Une résistance mortelle
Ne m'empêche point son retour;
Quelque Dieu qui brûle pour elle
Fait cette injure à mon amour.

Ainsi trompé de mon attente,
Je me consume vainement;
Et les remedes que je tente
Demeurent sans évènement.

Toute nuit enfin se termine;
La mienne seule a ce destin,
Que d'autant plus qu'elle chemine,
Moins elle approche du matin.

Adieu donc, importune peste,
A qui j'ai trop donné de foi.
Le meilleur avis qui me reste,
C'est de me séparer de toi.

Sors de mon ame, et t'en va suivre
Ceux qui desirent de guérir.
Plus tu me conseilles de vivre,
Plus je me résous de mourir.

FIN DU LIVRE TROISIEME.

POÉSIES
DE MALHERBE.

LIVRE QUATRIEME.

SONNET

A JEAN RABEL, PEINTRE,

sur un livre de fleurs qu'il avoit peintes.

1602 ou 1603.

QUELQUES louanges nompareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-dessus de lui.

L'art y surmonte la nature;
Et, si mon jugement n'est vain,
Flore lui conduisoit la main
Quand il faisoit cette peinture.

Certes il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux,
N'y mettant point de marguerite:

Mais pouvoit-il être ignorant
Qu'une fleur de tant de mérite
Auroit terni le demeurant?

SONNET

A MADAME LA PRINCESSE DOUAIRIERE,

pour l'inviter à revenir de Provence à Paris.

1605.

Quoi donc! grande princesse en la terre adorée,
Et que même le ciel est contraint d'admirer,
Vous avez résolu de nous voir demeurer
En une obscurité d'éternelle durée?

La flamme de vos yeux, dont la cour éclairée
A vos rares vertus ne peut rien préférer,
Ne se lasse donc point de nous désespérer,
Et d'abuser les vœux dont elle est desirée?

Vous êtes en des lieux où les champs toujours verds,
Pour ce qu'ils n'ont jamais que de tiedes hivers,
Semblent en apparence avoir quelque mérite:

Mais si c'est pour cela que vous causez nos pleurs,
Comment faites-vous cas de chose si petite,
Vous de qui chaque pas fait naître mille fleurs?

SONNET

AU ROI HENRI LE GRAND.

1607.

Je le connois, Destins, vous avez arrêté
Qu'aux deux fils de mon roi se partage la terre,

Et qu'après le trépas ce miracle de guerre
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur conrage, aussi grand que leur prospérité,
Tous les forts orgueilleux brisera comme verre :
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre
Anra le châtiment de sa témérité.

Le cercle imaginé qui de même intervalle
Du nord et du midi les distances égale
De pareille grandenr bornera leur pouvoir.

Mais étant fils d'un pere où tant de gloire abonde,
Pardonnez-moi, Destins, quoi qu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez rien s'ils n'ont chacun un monde.

SONNET
AU ROI HENRI LE GRAND.

1607 ou 1608.

Mon Roi, s'il est ainsi que des choses futures
L'école d'Apollon apprend la vérité,
Quel ordre merveilleux de belles aventures
Va combler de lauriers votre postérité !

Que vos ieunes lions vont amasser de proie,
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combats,
Soit que, de l'Orient mettant l'empire bas,
Ils veuillent rebâtir les murailles de Troie !

Ils seront malhenreux seulement en un point ;
C'est que, si leur courage à leur fortune joint
Avoit assnjetti l'un et l'autre hémisphere,

Votre gloire est si grande en la bouche de tous,
Que toujours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire,
Puisqu'ils avoient l'honneur d'être sortis de vous.

SONNET

A M. DE FLURANCE,

sur son livre de l'Art d'embellir.

1608.

Voyant ma Caliste si belle
Que l'on n'y peut rien desirer,
Je ne me pouvois figurer
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit être
Qui lui coloroit ce beau teint
Où l'Aurore même n'atteint
Quand elle commence de naître.

Mais, Flurance, ton docte écrit
M'ayant fait voir qu'un bel esprit
Est la cause d'un beau visage,

Ce ne m'est plus de nouveauté,
Puisqu'elle est parfaitement sage,
Qu'elle soit parfaite en beauté.

SONNET

sur l'absence de la vicomtesse d'Auchi.

1608.

QUEL astre malheureux ma fortune a bâtie,
A quelles dures lois m'a le ciel attaché,
Que l'extrême regret ne m'ait point empêché
De me laisser résoudre à cette départie?

Quelle sorte d'ennuis fut jamais ressentie
Egale au déplaisir dont j'ai l'esprit touché?
Qui jamais vit coupable expier son péché
D'une douleur si forte et si peu divertie?

On doute en quelle part est le funeste lieu
Que réserve aux damnés la justice de Dieu,
Et de beaucoup d'avis la dispute en est pleine:

Mais, sans être savant et sans philosopher,
Amour en soit loué, je n'en suis point en peine;
Où Caliste n'est point, c'est là qu'est mon enfer.

SONNET

pour la même.

1608.

IL n'est rien de si beau comme Caliste est belle,
C'est une œuvre où nature a fait tous ses efforts;

Et notre âge est ingrat qui voit tant de trésors,
S'il n'éleve à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle:
Le baume est en sa bouche, et les roses dehors;
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts,
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards;
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards,
Et la fait reconnoître un miracle visible.

En ce nombre infini de graces et d'appas,
Qu'en dis-tu, ma raison? crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement, et ne l'adorer pas?

SONNET

pour la même.

1608.

Beauté, de qui la grace étonne la nature,
Il faut donc que je cede à l'injure du sort,
Que je vous abandonne, et, loin de votre port,
M'en aille au gré du vent suivre mon aventure!

Il n'est ennui si grand que celui que j'endure;
Et la seule raison qui m'empêche la mort,
C'est le doute que j'ai que ce dernier effort
Ne fût mal employé pour une ame si dure.

Caliste, où pensez-vous? qu'avez-vous entrepris?
Vous résoudrez-vous point à borner ce mépris
Qui de ma patience indignement se joue?

Mais, ô de mon erreur l'étrange nouveauté!
Je vous souhaite douce, et toutefois j'avoue
Que je dois mon salut à votre cruauté.

SONNET

fait à Fontaine-Bleau, sur l'absence de la même.

1608.

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure,
Superbes de matiere et d'ouvrages divers,
Où le plus digne roi qui soit en l'univers
Aux miracles de l'art fait céder la nature:

Beau parc et beaux jardins, qui, dans votre clôture,
Avez toujours des fleurs et des ombrages verds,
Non sans quelque démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture:

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas;
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

SONNET

sur le même sujet que le précédent.

1608.

CALISTE, en cet exil j'ai l'ame si gênée,
Qu'au tourment que je souffre il n'est rien de pareil;
Et ne saurois ouir ni raison ni conseil,
Tant je suis dépité contre ma destinée.

J'ai beau voir commencer et finir la journée,
En quelque part des cieux que luise le soleil;
Si le plaisir me fuit, aussi fait le sommeil,
Et la douleur que j'ai n'est jamais terminée.

Toute la cour fait cas du séjour où je suis,
Et, pour y prendre goût, je fais ce que je puis;
Mais j'y deviens plus sec plus j'y vois de verdure.

En ce piteux état si j'ai du reconfort,
C'est, ô rare beauté, que vous êtes si dure,
Qu'autant près comme loin je n'attends que la mort.

SONNET

à la même.

1608.

C'EST fait, belle Caliste, il n'y faut plus penser;
Il se faut affranchir des lois de votre empire;

Leur rigueur me dégoûte, et fait que je soupire
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,
Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,
Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,
Comme si vous servir étoit vous offenser.

Adieu donc, ô beauté, des beautés la merveille !
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,
Et dispose mon ame à se laisser guérir.

Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie:
Mais puisque votre amour ne se peut acquérir,
Comme j'en perds l'espoir j'en veux perdre l'envie.

SONNET

à l'occasion de la goutte dont Henri le Grand fut attaqué au mois de janvier 1609.

Quoi donc! c'est un arrêt qui n'épargne personne,
Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement,
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement
Qu'un funeste malheur aussitôt n'empoisonne !

La santé de mon prince en la guerre étoit bonne,
Il vivoit aux combats comme en son élément;
Depuis que dans la paix il regne absolument,
Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne !

Dieux, à qui nous devons ce miracle des rois
Qui du bruit de sa gloire et de ses justes lois
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre,

Puisque seul après vous il est notre soutien,
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,
N'ayons jamais la paix, et qu'il se porte bien!

SONNET

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

depuis roi Louis XIII.

1609.

Que l'honneur de mon prince est cher aux destinées!
Que le démon est grand qui lui sert de support!
Et que visiblement un favorable sort
Tient ses prospérités l'une à l'autre enchaînées!

Ses filles sont encore en leurs tendres années,
Et déja leurs appas ont un charme si fort,
Que les rois les plus grands du ponant et du nord
Brûlent d'impatience après leurs hyménées.

Pensez à vous, Dauphin; j'ai prédit en mes vers
Que le plus grand orgueil de tout cet univers
Quelque jour à vos pieds doit abaisser la tête.

Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs:
Si vous ne vous hâtez d'en faire la conquête,
Vous en serez frustré par les yeux de vos sœurs.

SONNET.

Epitaphe de mademoiselle de Conti, morte douze ou quatorze jours après sa naissance.

1610.

Tu vois, passant, la sépulture
D'un chef-d'œuvre si précieux,
Qu'avoir mille rois pour aïeux
Fut le moins de son aventure.

O quel affront à la nature,
Et quelle injustice des cieux,
Qu'un moment ait fermé les yeux
D'une si belle créature!

On doute pour quelle raison
Les destins si hors de saison
De ce monde l'ont appelée;

Mais leur prétexte le plus beau,
C'est que la terre étoit brûlée
S'ils n'eussent tué ce flambeau.

SONNET

AU ROI HENRI LE GRAND,

pour le premier ballet de monseigneur le dauphin, dansé au mois de janvier 1610.

Voici de ton état la plus grande merveille,
Ce fils où ta vertu reluit si vivement;

Approche-toi, mon Prince, et vois le mouvement
Qu'en ce jeune Dauphin la musique réveille.

Qui témoigna jamais une si juste oreille
A remarquer des tons le divers changement ?
Qui jamais à les suivre eut tant de jugement,
Ou mesura ses pas d'une grace pareille ?

Les esprits de la cour, s'attachant par les yeux
A voir en cet objet un chef-d'œuvre des cieux,
Disent tous que la France est moins qu'il ne mérite :

Mais moi, que du futur Apollon avertit,
Je dis que sa grandeur n'aura point de limite,
Et que tout l'univers lui sera trop petit.

SONNET

A LA REINE MARIE DE MEDICIS,

sur la mort de monseigneur le duc d'Orléans, son second fils.

1611.

Consolez-vous, madame; appaisez votre plainte :
La France, à qui vos yeux tiennent lieu de soleil,
Ne dormira jamais d'un paisible sommeil,
Tant que sur votre front la douleur sera peinte.

Rendez-vous à vous-même, assurez votre crainte,
Et de votre vertu recevez ce conseil,
Que souffrir sans murmure est le seul appareil
Qui peut guérir l'ennui dont vous êtes atteinte.

Le ciel, en qui votre ame a borné ses amours,
Etoit bien obligé de vous donner des jours
Qui fussent sans orage et qui n'eussent point d'ombre;

Mais ayant de vos fils les grands cœurs découverts,
N'a-t-il pas moins failli d'en ôter un du nombre,
Que d'en partager trois en un seul univers?

SONNET.

Epitaphe du même duc d'Orléans.

1611.

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon pere victorieux
Aux rois les plus glorieux
Ota la premiere place.

Ma mere vient d'une race
Si fertile en demi-dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumieres efface.

Je suis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses lois
Egales et nécessaires.

Rien ne m'en a su parer.
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

SONNET

A M. DU MAINE,

sur ses OEuvres spirituelles.

1611.

Tu me ravis, du Maine, il faut que je l'avoue ;
Et tes sacrés discours me charment tellement,
Que le monde aujourd'hui ne m'étant plus que boue,
Je me tiens profané d'en parler seulement.

Je renonce à l'amour, je quitte son empire,
Et ne veux point d'excuse à mon impiété,
Si la beauté des cieux n'est l'unique beauté
Dont on m'orra jamais les merveilles écrire.

Caliste se plaindra de voir si peu durer
La forte passion qui me faisoit jurer
Qu'elle auroit en mes vers une gloire éternelle :

Mais si mon jugement n'est point hors de son lieu,
Dois je estimer l'ennui de me séparer d'elle
Autant que le plaisir de me donner à Dieu ?

SONNET

A LA REINE MARIE DE MEDICIS,

pour M. de la Ceppede, premier président de la chambre des comptes de Provence, au sujet de ses Théorêmes spirituels sur la vie et la passion de Notre Seigneur, etc.

1612.

J'ESTIME la Ceppede, et l'honore, et l'admire,
Comme un des ornements des premiers de nos jours :
Mais qu'à sa plume seule on doive ce discours,
Certes sans le flatter je n'oserois le dire.

L'esprit du Tout-Puissant, qui ses graces inspire
A celui qui sans feinte en attend le secours,
Pour élever notre ame aux célestes amours
Sur un si beau sujet l'a fait si bien écrire.

Reine, l'heur de la France et de tout l'univers,
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers,
Que présente la muse aux pieds de votre image ;

Bien que votre bonté leur soit propice à tous,
Ou je n'y connois rien, ou, devant cet ouvrage,
Vous n'en vîtes jamais qui fût digne de vous.

SONNET.

Epitaphe de la femme de M. Puget, qui fut dans la suite évêque de Marseille.

1614.

(Le mari parle.)

Celle qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,
Et qui fut ici-bas ce que j'aimois le mieux,
Allant changer la terre à de plus dignes lieux,
Au marbre que tu vois sa dépouille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a séchée,
Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des cieux;
Et, depuis le trépas qui lui ferma les yeux,
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ni prieres ni vœux ne m'y purent servir;
La rigueur de la mort se voulut assouvir,
Et mon affection n'en put avoir dispense.

Toi dont la piété vient sa tombe honorer,
Pleure mon infortune; et, pour ta récompense,
Jamais autre douleur ne e fasse pleurer!

EPIGRAMME

Au nom de M. Puget, pour servir de dédicace à l'épitaphe précédente.

1614.

Belle ame qui fus mon flambeau,
Reçois l'honneur qu'en ce tombeau

Je suis obligé de te rendre.
Ce que je fais te sert de peu,
Mais au moins tu vois en la cendre
Comme j'en conserve le feu.

SONNET

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI.

1619.

RACE de mille rois, adorable Princesse,
Dont le puissant appui de faveurs m'a comblé,
Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promesse,
Et m'allege du faix dont je suis accablé.

Telle que notre siecle aujourd'hui vous regarde,
Merveille incomparable en toute qualité,
Telle je me résous de vous bailler en garde
Aux fastes éternels de la postérité.

Je sais bien quel effort cet ouvrage demande:
Mais si la pesanteur d'une charge si grande
Résiste à mon audace et me la refroidit,

Vois-je pas vos bontés à mon aide paroître,
Et parler dans vos yeux un signe qui me dit
Que c'est assez payer que de bien reconnoître?

SONNET

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS.

1621.

Muses, quand finira cette longue remise
De contenter Gaston et d'écrire de lui?
Le soin que vous avez de la gloire d'autrui
Peut-il mieux s'employer qu'à si belle entreprise?

En ce malheureux siecle où chacun vous méprise,
Et quiconque vous sert n'en a que de l'ennui.
Misérable neuvaine, où sera votre appui,
S'il ne vous tend les mains et ne vous favorise?

Je crois bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut,
Et les difficultés d'un ouvrage si haut,
Vous ôtent le desir que sa vertu vous donne:

Mais tant de beaux objets tous les jours s'augmentants,
Puisqu'en âge si bas leur nombre vous étonne,
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans?

SONNET

AU ROI LOUIS XIII,

après la guerre de 1621 et 1622 contre les huguenots.

1623.

Muses, je suis confus; mon devoir me convie
A louer de mon roi les rares qualités;

Mais le mauvais destin qu'ont les témérités
Fait penr à ma foiblesse et m'en ôte l'envie.

A qnel front orgueilleux n'a l'andace ravie
Le nombre des lauriers qu'il a déja plantés?
Et ce que sa valenr a fait en deux étés
Alcide l'eût-il fait en denx siecles de vie?

Il arrivoit à peine à l'âge de vingt ans,[1]
Quand sa juste colere assaillant nos Titans
Nous donna de nos maux l'heurense délivrance.

Certes, ou ce miracle a mes sens éblouis,
Ou Mars s'est mis lui-même au trône de la France,
Et s'est fait notre roi sous le nom de Lonis.

SONNET

A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU.

1624.

A ce coup nos frayeurs n'auront plus de raison,
Grande ame aux grand travaux sans repos adonnée:
Puisque par vos conseils la France est gouvernée,
Tout ce qui la travaille anra sa guérison.

Tel qne fnt rajenni le vieil âge d'Eson,
Telle cette princesse en vos mains résignée
Vaincra de ses destins la rigueur obstinée,
Et reprendra le teint de sa verte saison.

Le bon sens de mon roi m'a toujours fait prédire
Que les fruits de la paix combleroient son empire,
Et comme un demi-dieu le feroient adorer:

Mais voyant que le vôtre aujourd'hui le seconde,
Je ne lui promets pas ce qu'il doit espérer,
Si je ne lui promets la conquête du monde.

SONNET

AU ROI LOUIS XIII.

1624.

Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à notre guérison,
Votre courage, mûr en sa verte saison,
Nous ait acquis la paix sur la terre et sur l'onde;

Que l'hydre de la France, en révoltes féconde,
Par vous soit du tout morte ou n'ait plus de poison:
Certes c'est un bonheur dont la juste raison
Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Connoissez-le, mon Roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous savent louer, mais non également:
Les ouvrages communs vivent quelques années;
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

SONNET

A M. LE MARQUIS DE LA VIEUVILLE,
sur-intendant des finances.

1624.

Il est vrai, la Vieuville, et quiconque le nie
Condamne impudemment le bon goût de mon roi;
Nous devons des autels à la sincere foi
Dont ta dextérité nos affaires manie.

Tes soins laborieux, et ton libre génie
Qui hors de la raison ne connoît point de loi,
Ont mis fin aux malheurs qu'attiroit après soi
De nos profusions l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reste à desirer,
C'est que les beaux esprits les veuillent honorer,
Et qu'en l'éternité la muse les imprime.

J'en ai bien le dessein dans mon ame formé:
Mais je suis généreux, et tiens cette maxime,
Qu'il ne faut point aimer quand on n'est point aimé.

SONNET

pour M. le cardinal de Richelieu, premier ministre d'état.

1625 ou 1626.

Peuples, çà de l'encens; peuples, çà des victimes
A ce grand cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux,

Qui n'a but que la gloire, et n'est ambitieux
Que de faire mourir l'insolence des crimes!

A quoi sont employés tant de soins magnanimes
Où son esprit travaille et fait veiller ses yeux,
Qu'à tromper les complots de nos séditieux,
Et soumettre leur rage aux pouvoirs légitimes?

Le mérite d'un homme ou savant ou guerrier
Trouve sa récompense aux chapeaux de laurier
Dont la vanité grecque a donné les exemples:

Le sien, je l'ose dire, est si grand et si haut,
Que, si comme nos dieux il n'a place en nos temples,
Tout ce qu'on lui peut faire est moins qu'il ne lui faut.

SONNET

sur la mort de son fils.

1628.

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave, et que j'aimai si fort,
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle:

Mais que de deux marauds la surprise infidele
Ait terminé ses jours d'une tragique mort;
En cela ma douleur n'a point de reconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque, par la raison
Le trouble de mon ame étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,

Fais que de ton appui je sois fortifié;
Ta justice t'en prie, et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

SONNET

sur la mort d'un gentilhomme qui fut assassiné.

Belle ame, aux beaux travaux sans repos adonnée,
Si parmi tant de gloire et de contentement
Rien te fâche là-bas, c'est l'ennui seulement
Qu'un indigne trépas ait clos ta destinée.

Tu penses que d'Ivry la fatale journée,
Où ta belle vertu parut si clairement,
Avecque plus d'honneur et plus heureusement
Auroit de tes beaux jours la carriere bornée.

Toutefois, bel esprit, console ta douleur;
Il faut par la raison adoucir son malheur,
Et telle qu'elle vient prendre son aventure.

Il ne se fit jamais un acte si cruel:
Mais c'est un témoignage à la race future
Qu'on ne t'auroit su vaincre en un juste duel.

FIN DU LIVRE QUATRIEME.

POÉSIES DE MALHERBE.

LIVRE CINQUIEME.

EPIGRAMME

sur le portrait d'Etienne Pasquier, avocat au parlement de Paris, que l'on avoit peint sans mains.

1585.

Il ne faut qu'avec le visage
L'on tire tes mains au pinceau :
Tu les montres dans ton ouvrage,
Et les caches dans le tableau.

EPIGRAMME

sur mademoiselle Marie de Bourbon, fille de François de Bourbon prince de Conti, et de Louise Marguerite de Lorraine, fille de Henri I, duc de Guise.

1610.

N'égalons point cette petite
Aux déesses que nous récite

L'histoire des siecles passés;
Tout cela n'est qu'une chimere.
Il faut dire, pour dire assez,
Elle est belle comme sa mere.

EPIGRAMME

sur la Pucelle d'Orléans, brûlée par les Anglois.

1613.

L'ENNEMI, tous droits violant,
Belle amazone, en vous brûlant,
Témoigna son ame perfide:
Mais le destin n'eut point de tort;
Celle qui vivoit comme Alcide
Devoit mourir comme il est mort.

EPIGRAMME

sur ce que la statue érigée en l'honneur de la Pucelle, sur le pont de la ville d'Orléans, étoit sans inscription.

1613.

PASSANTS, vous trouvez à redire
Qu'on ne voit ici rien gravé
De l'acte le plus relevé
Que jamais l'histoire ait fait lire:
La raison qui vous doit suffire,
C'est qu'en un miracle si haut
Il est meilleur de ne rien dire
Que ne dire pas ce qu'il faut.

EPIGRAMME

pour mettre au-devant des Heures de la vicomtesse d'Auchi.

1614.

Tant que vous serez sans amour,
Caliste, priez nuit et jour,
Vous n'aurez point miséricorde.
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux:
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous?

EPIGRAMME

sur le même sujet.

1614.

Prier Dieu qu'il vous soit propice
Tant que vous me tourmenterez,
C'est le prier d'une injustice:
Faites-moi grace, et vous l'aurez.

EPIGRAMME

pour mettre au-devant des poëmes divers du sieur de Lortigues, Provençal.

1617.

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,

Ce livre se moque de vous:
Mars et les Muses le défendent.

EPIGRAMME

sur une image de sainte Catherine.

1619.

L'ART, aussi-bien que la nature,
Eût fait plaindre cette peinture:
Mais il a voulu figurer
Qu'aux tourments dont la cause est belle
La gloire d'une ame fidele
Est de souffrir sans murmurer.

EPIGRAMME

imitée de la quarantieme du sixieme livre de Martial.

1619.

JEANNE, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison;
Anne à cette heure est de saison,
Et ne vois rien si beau comme elle.
Je sais que les ans lui mettront
Comme à toi les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux.
Mais voilà comme va le monde:
Je te voulus, et je la veux.

EPIGRAMME

mise au-devant du livre intitulé : le Pourtraict de l'Eloquence françoise, avec dix Actions oratoires, de Jean du Pré, écuyer, seigneur de la Porte, conseiller du roy, et général en sa cour des aydes de Normandie.

1620.

Tu faux, du Pré, de nous pourtraire
Ce que l'éloquence a d'appas;
Quel besoin as-tu de le faire?
Qui te voit ne la voit-il pas?

EPIGRAMME

pour servir d'épitaphe à un grand.

1621.

Cet Absynthe au nez de barbet
En ce tombeau fait sa demeure.
Chacun en rit, et moi j'en pleure;
Je le voulois voir au gibet.

INSCRIPTION

pour le portrait de Cassandre, maîtresse de Ronsard.

1622.

L'ART, la natnre exprimant,
En ce portrait m'a fait telle;
Si n'y suis-je pas si belle
Qu'aux écrits de mon amant.

FRAGMENT

pour madame la marquise de Rambouillet.

1624 ou 1625.

. . . .
. . . .

Et maintenant encore en cet âge penchant
Où mon peu de lumiere est si près du couchant,
Qnand je verrois Hélene, au monde revenue
En l'état glorieux où Pâris l'a connue,
Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en étant point aimé, je ne l'aimerois pas.
Cette belle bergere à qui les destinées
Sembloient avoir gardé mes dernieres années
Eut en perfection tous les rares trésors
Qui parent un esprit et font aimer un corps:
Ce ne fnrent qu'attraits, ce ne furent que charmes;
Sitôt que je la vis je lui rendis les armes;
Un objet si puissant ébranla ma raison;
Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,

Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire,
Tant que ma servitude espéra du salaire.
Mais comme j'apperçus l'infaillible danger
Où, si je poursuivois, je m'allois engager,
Le soin de mon salut m'ôta cette pensée;
J'eus honte de brûler pour une ame glacée,
Et, sans me travailler à lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

INSCRIPTION

pour la fontaine de l'hôtel de Rambouillet.

1625 ou 1626.

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

FRAGMENT

sur la prise de la Rochelle.

1628.

Enfin mon roi les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matieres;
La Rochelle est en poudre, et ses champs désertés
N'ont face que de cimetieres
Où gisent les Titans qui les ont habités.

FRAGMENT.

. . . .

Elle étoit jusqu'au nombril
Sur les ondes paroissante,
Telle que l'aube naissante
Peint les roses en avril.

EPIGRAMME.

Tu dis, Colin, de tous côtés
Que mes vers, à les ouir lire,
Te font venir des crudités,
Et penses qu'on en doive rire.
Cocu de long et de travers,
Sot au-delà de toutes bornes,
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui souffres si bien les cornes?

EPITAPHE

d'un gentilhomme de ses amis, qui mourut âgé de cent ans.

N'attends, passant, que de ma gloire
Je te fasse une longue histoire
Pleine de langage indiscret.
Qui se loue irrite l'envie.
Juge de moi par le regret
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

EPITAPHE

de monsieur d'Is, parent de l'auteur.

Ici dessous gît monsieur d'Is.
Plût or à Dieu qu'ils fussent dix,
Mes trois sœurs, mon pere et ma mere,
Le grand Eléazar mon frere,
Mes trois tantes, et monsieur d'Is!
Vous les nommé-je pas tous dix?

EPIGRAMME

A MONSIEUR COLLETET,

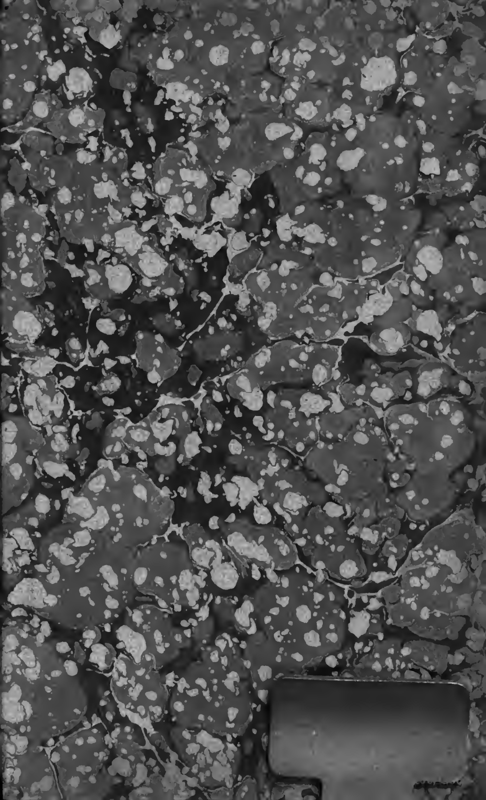
sur la mort de sa sœur.

En vain, mon Colletet, tu conjures la Parque
De repasser ta sœur dans la fatale barque;
Elle ne rend jamais un trésor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu véritable.
Son chant n'a point forcé l'empire des esprits,
Puisqu'on sait que l'arrêt en est irrévocable.
Certes, si les beaux vers faisoient ce bel effet,
Tu ferois mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.

FIN.








BIBLIOT